

## LES FEMMES DES HOMMES ILLUSTRES.

Pour bien connaître la place que les femmes ont occupée dans notre société, le meilleur moyen n'est peut-être pas de lire l'histoire de celles dont le nom est venu jusqu'à nous parce qu'elles se sont distinguées par un courage, un esprit ou des talents supérieurs, ce qui les a toujours fait sortir plus ou moins de la sphère dans laquelle les usages et les mœurs de leur siècle les auraient tenues renfermées si elles n'avaient point été des exceptions dans l'ordre social, ou, si l'on veut, des privilégiées de la nature; mais rechercher dans les auteurs les pages où des femmes, qui n'avaient rien pour être distinguées par elles-mêmes, figurent à titre de filles, d'épouses, de mères des grands hommes, n'est-ce pas s'enquérir avec plus de succès du rôle que jouaient les femmes chez les nations auxquelles ces grands hommes ont appartenu? Voilà ce que nous allons essayer de faire pour nos jeunes lectrices, en les entretenant des citoyennes d'Athènes et de Rome.

### LES CINQ FEMMES DE POMPÉE.

*Antistie.* — Pompée ayant été cité en justice pour répondre à plusieurs accusations, se défendit, malgré sa grande jeunesse, avec tant de fermeté, d'intelligence et de noblesse, qu'Antistius, qui présidait au jugement, prenant de Pompée la meilleure opinion, lui fit offrir sous main sa fille en mariage. Pompée l'accepta, et les paroles furent données secrètement. Le peuple toutefois s'en aperçut bien par les soins que prenait Antistius pour favoriser son gendre futur; et lorsqu'on vint à prononcer le jugement qui acquittait l'accusé, tous les assistants se mirent à crier : *Tallassio! Tallassio!* ce qui était le cri que

de toute ancienneté on faisait entendre à Rome dans un jour de noces (1).

Ces nœuds que la reconnaissance devait rendre chers à Pompée furent rompus dans la suite d'une manière déshonorante pour lui.

*Emilie.* — Lorsque Sylla eut été nommé dictateur, jugeant que Pompée lui serait un grand appui, il chercha les moyens de se l'attacher par une alliance, et fit tant qu'il lui persuada de répudier Antistie pour épouser Emilie, sa belle-fille, laquelle était déjà mariée à un autre. Ce fut une chose scandaleuse et digne des mœurs de cette époque de voir ainsi enlever Emilie à son mari légitime pour la mener chez Pompée, dont on chassa Antistie. Cette dernière venait de perdre son père, tué dans le sénat même parce qu'on l'accusait de tenir au parti de Sylla à cause de son gendre. Ainsi Pompée répudiait sa femme au moment où son beau-père mourait pour lui!

La mère d'Antistie, accablée par la perte de son époux, désolée de l'affront qu'on faisait à sa fille, se donna volontairement la mort, et, pour compléter tant de scènes

(1) Voici, dit-on, l'origine de cet usage. Lors de l'enlèvement des Sabines, quelques hommes de basse classe s'étant saisis d'une des plus belles filles, de peur que des gens d'une plus haute condition ne voulussent la leur prendre, allaient criant dans les rues : *Talassio! Talassio!* Comme s'ils avaient voulu dire qu'ils la conduisaient à Talassius. Talassius était un jeune noble connu et aimé de tout le monde. Aussi ceux qu'ils rencontrèrent applaudirent et se mirent à leur tour à crier *Talassio*. De là était venue la coutume de crier ce mot à ceux qui se mariaient, car le mariage de Talassius avec cette belle fille avait été très-heureux.

tragiques, deux mois plus tard, Emilie, seconde femme de Pompée, mourut.

*Mutia.* — Il faut croire que Pompée éprouva de la honte et des remords de son indigne conduite en cette occasion, car durant le reste de sa vie, il traita avec beaucoup plus d'égards les femmes qu'il épousa ensuite. On peut dire même qu'il montra de la douceur et de la patience envers Mutia, qui, pendant l'absence de Pompée, s'était mal conduite. Tant que dura cette absence, il ne tint aucun compte des rapports qui lui furent faits; mais lorsque, de retour à Rome, il acquit la preuve que ces rapports étaient exacts, il fit annoncer à sa femme qu'il la répudiait, sans néanmoins déclarer jamais publiquement pour quelle cause... Peut-être sa conscience lui montrait-elle Mutia comme le vengeur d'Antistie.

*Julia.* — Julia, fille de César, devint ensuite l'épouse de Pompée. Quoiqu'il eût alors environ cinquante ans, sa gravité naturelle ne semblait point fâcheuse; au contraire, sa compagnie et sa conversation étaient fort agréables aux femmes. Il se fit tendrement aimer de Julia, et, se retirant avec elle dans une maison de plaisance, à la campagne, il parut vouloir abandonner les affaires publiques. Cependant, lors d'une élection d'édiles où l'on en était venu à mettre les armes à la main, il y eut plusieurs hommes tués près de lui. Comme il était souillé de leur sang, il fallut qu'il changeât de vêtements. Ses serviteurs coururent à sa maison porter ses habits pour lui en rapporter d'autres. Julia aperçut par hasard la robe ensanglantée de son époux; l'effroi que lui causa cette vue fut si grand qu'elle tomba évanouie et mourut. Pompée se disposait à l'aller inhumier dans une terre qu'il possédait près de la ville d'Albe, lorsque le peuple s'empara de force des restes de Julia et les déposa au champ de Mars, moins pour faire honneur à César et à Pompée, que pour témoigner la com-

passion que cette mort leur avait inspirée.

*Cornélie.* — Cette dernière femme de Pompée était veuve de Publius Crassus, qui fut tué par les Parthes. C'était une personne douée de beaucoup de mérite; outre celui d'être belle, elle cultivait la littérature, jouait de la lyre, savait la géométrie, se plaisait dans les entretiens philosophiques et ne se montrait point vaine de ses talents et de son instruction. C'est elle que Corneille a fait figurer dans sa tragédie de *Pompée*. En effet, ce fut peu de temps avant ses infortunes et sa fin malheureuse que Pompée contracta ce mariage. Après la bataille de Pharsale, s'étant embarqué pour l'île de Lesbos, où il avait envoyé Cornélie, il la fit prévenir de son arrivée. D'après les nouvelles favorables qu'on lui avait données jusqu'alors, elle croyait que Pompée ne pouvait avoir rien à faire qu'à poursuivre César. Le messenger, la trouvant dans cette espérance, lui donna à comprendre, plutôt par ses larmes que par ses paroles, toute l'étendue de son malheur, et lui dit de se hâter si elle voulait voir Pompée dans le seul navire qu'il eût à sa disposition, et qui, encore, ne lui appartenait point. Cornélie, au désespoir, accourut au bord de la mer; Pompée vint à la rencontre de sa femme. Leur entrevue fut touchante et douloureuse; Cornélie s'accusa d'avoir successivement apporté le malheur en dot à ses deux époux; Pompée s'efforça de la consoler et de lui inspirer quelque courage. Remontant avec elle sur son navire, ils partirent ensemble pour l'Égypte. L'infortunée Romaine y fut, comme on le sait, témoin de la mort de son mari; elle-même n'échappa à un sort peut-être aussi funeste que grâce à la prompte fuite du vaisseau qui la portait. Plus tard, quand César eut vengé son rival, les cendres de Pompée, apportées à Cornélie, furent déposées non loin de la ville d'Albe.

IM<sup>me</sup> E. SURVILLY.

## BIBLIOGRAPHIE.

*Madeleine*, par Jules Sandeau ; chez Michel Lévy, frères, libraires, rue Vivienne, 1.

Dès le commencement de la révolution de 1789, il devint à la mode d'émigrer ; c'était une sorte de protestation contre ce qui se passait alors en France. Le marquis de Fresnes et sa femme avaient été des premiers à donner cette marque de dévouement à la monarchie chancelante. Le chevalier de Valtravers, leur voisin et leur ami, avait voulu les accompagner, et tous trois s'étaient dirigés vers les bords du Rhin, comptant bien n'y faire qu'un très-court séjour. Mais cette espérance devait être déçue. Ce qui s'était présenté d'abord comme un voyage d'agrément devait se transformer en un long et cruel exil ! Les émigrés avaient pour la plupart emporté à peine de quoi subvenir aux dépenses d'une année, et ceux qui ne voulurent pas porter les armes contre leur patrie, se virent contraints de se créer des ressources par le travail. Quand le marquis de Fresnes se trouva réduit à cette dure extrémité, il déclara à sa femme que travailler serait déroger, et qu'il préférerait mourir de faim. Madame de Fresnes et le chevalier de Valtravers n'adoptèrent point cette manière d'envisager la situation. Tous deux se mirent courageusement à l'œuvre. La marquise peignait fort bien le pastel et la miniature ; elle donna des leçons, fit des portraits, et ne tarda pas à se créer une nombreuse clientèle. Le chevalier de Valtravers était très-habile tourneur ; il façonna le bois, l'ivoire, et, en peu de temps, il arriva à une si grande perfection que ses ouvrages acquirent une vogue immense. Ce fut ainsi que la marquise et le chevalier parvinrent non-seulement à repousser la misère qui les menaçait, mais encore à faire

jour M. de Fresnes d'une existence qui aurait été heureuse si elle eût été occupée ; mais le marquis se consumait en stériles regrets, en désirs impuissants ; l'ennui le rongea, et il mourut, lorsque son exil touchait à son terme.

En 1802, le premier consul rappela les émigrés. Madame de Fresnes et le chevalier de Valtravers s'empressèrent de rentrer en France. Leurs domaines, situés dans le Limousin, étant restés Propriétés Nationales, ils obtinrent facilement d'être réintégrés chacun chez soi. A peine installé dans le château de ses pères, le chevalier épousa une jeune Allemande qu'il avait aimée dans l'exil. Cette union n'eut pas une longue durée ; au bout d'un an madame de Valtravers mourut en donnant la vie à un fils. On appela cet enfant Maurice ; il grandit entre son père et madame de Fresnes, vieux amis inséparables, qui mirent à l'élever une tendre sollicitude. Un précepteur lui avait enseigné un peu de grec et de latin, et monsieur de Valtravers l'avait initié à l'art de la sculpture en bois. Maurice prenait goût à cette occupation, la vie solitaire et paisible qu'il menait semblait lui suffire, lorsqu'un jour il sentit naître en lui un désir ardent de voir d'autres lieux que ceux où il avait vécu ; le chevalier résolut de le faire voyager ; il fut décidé qu'après avoir passé quelque temps à Paris, Maurice irait, à son choix, visiter l'Allemagne ou l'Italie.

Sur ces entrefaites, il arriva qu'un soir, à la nuit tombante, Maurice rencontra dans les bois, près de Valtravers, une pauvre jeune fille qui paraissait plongée dans un grand désespoir ; dès qu'elle aperçut Maurice « Monsieur ! lui dit-elle, c'est Dieu qui vous envoie à mon aide ! voici plus de deux heures que j'erre à l'aventure à travers

cette forêt sans pouvoir en sortir ; peut-être me ferez vous la grâce de me mettre dans mon chemin.

— Sans aucun doute, mademoiselle ; mais encore faut-il que je sache où vous souhaitez aller.

— A Valtravers.

— Au château ?

— Oui, au château de Valtravers.

— Vous ne pouviez mieux vous adresser, mademoiselle, car j'y vais moi-même de ce pas, et si vous le voulez bien j'aurai l'honneur de vous accompagner. »

La jeune fille ainsi recueillie par Maurice se nommait Madeleine ; c'était la nièce du chevalier de Valtravers ; la pauvre enfant était orpheline : elle arrivait de Munich avec son bagage sous le bras et une lettre à la main ; cette lettre, adressée au chevalier, renfermait la prière d'une mère mourante. « Quand vous lirez ces lignes, dit-elle, unique héritage que j'aurai pu lui laisser, ma fille n'aura plus que vous sur la terre ; quand vous tiendrez entre vos mains ce papier trempé de mes larmes, mon enfant sera devant vous, seule, arrivant de loin, brisée par la douleur et la fatigue, sans autre refuge que votre toit, sans autre appui que votre cœur... Ne repoussez pas ma chère abandonnée... Et toi, Maurice, que je ne connais pas, mais que j'aimais à confondre si souvent avec ma fille dans un sentiment de tendresse, si ta mère, si ma sœur t'a donné son âme, tu seras bon aussi et fraternel pour ta cousine ; protège ma bien aimée Madeleine, veille sur elle quand ton père ne sera plus, et n'oublie jamais que l'orpheline que Dieu nous envoie devient parfois l'ange tutélaire de la maison qui s'est ouverte devant elle. »

Lorsque le chevalier eut lu la lettre de sa belle-sœur, il serra Madeleine dans ses bras. « Sois la bien-venue ! mon enfant, lui dit-il. N'était le deuil qui t'amène, je dirais ce jour trois fois heureux, et ton arrivée nous serait une fête à tous. »

Des bras de son oncle, l'orpheline passa dans ceux de la marquise, qui la couvrit de caresses. Madeleine avait alors quinze ans, elle était pieuse, simple et modeste ; son installation ne changea rien au train du château ; elle sut se rendre agréable à tous par sa douceur et sa bonté.

Quant à Maurice, les premiers instants passés, il ne fit plus guère attention à sa cousine et quitta Valtravers sans regret pour se rendre à Paris. Madeleine devint alors toute la joie du chevalier ; on la vit redoubler pour lui de soins ; elle l'accompagnait dans toutes ses excursions, lui lisait à haute voix les journaux, ne se lassait point de lui faire répéter les récits de l'émigration, et ne manquait jamais de s'extasier devant toutes les pièces de sculpture dont il encombra le château ; en même temps elle était la fille adorée de la marquise, qui lui enseignait la peinture et développait en elle toutes les qualités que Dieu lui avait données.

Les lettres de Maurice exprimaient les meilleurs sentiments ; mais au bout d'un an, elles devinrent de plus en plus rares et courtes, de moins en moins affectueuses et tendres ; aux reproches qu'on lui adressa, Maurice ne fit que des réponses évasives. Le terme fixé pour son séjour à Paris était expiré, il ne se montrait pas disposé à partir, soit pour l'Allemagne, soit pour l'Italie. A son père qui le pressait, d'abord il ne répondit pas ; puis, poussé à bout, il répondit dans un langage où perçait l'impatience du frein. Quelques billets dont on réclama le paiement vinrent achever de jeter l'épouvante dans l'âme du vieux chevalier. La marquise dévorait son chagrin, Madeleine allait de l'un à l'autre comme un ange consolateur ; elle défendait Maurice, parlait encore de son prochain retour, mais n'y croyait plus, et bien souvent se cachait pour pleurer. Un jour elle prit sur elle d'écrire en secret à son cousin, il ne lui répondit pas ; quant au chevalier, il dépérissait à vue d'œil ; et il

s'éteignit un matin dans son fauteuil, entre la marquise et Madeleine.

Le jour même des funérailles, la marquise emmena Madeleine au château de Fresnes : « Mon enfant, lui dit-elle, ton œuvre n'est point encore accomplie, tu dois encore m'aider à mourir et me fermer les yeux. » Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, et restèrent longtemps embrassées.

Le chevalier de Valtravers, peu de temps avant de mourir, avait remis à la marquise un testament olographe par lequel il léguait à sa nièce une métairie d'une valeur de quatre-vingts à cent mille francs. Quand, pour rassurer Madeleine sur son avenir, madame de Fresnes lui confia ce gage de la tendresse de son oncle, la jeune fille le pressa sur ses lèvres, puis le déchira et en glissa religieusement les débris dans son sein.

« Ma fille ! qu'as-tu fait ? » s'écria la marquise.

— C'est vous, noble cœur, qui le demandez ? répondit Madeleine. Je ne sais rien de la vie de Maurice, je sens seulement que ce jeune homme doit avoir besoin de toutes ses ressources, et ce serait mal reconnaître les bienfaits du père, que de frustrer le fils d'une part de son bien.

— Mais, pauvre enfant, tu n'as rien ; je ne te conseille pas de faire grand fond sur le dévouement de Maurice ; moi partie, et je n'ai pas longtemps à rester sur la terre, que deviendras-tu ?

— Ce qu'on devient lorsqu'on n'a que son courage et sa bonne volonté. Ne suis-je pas, grâce à vos leçons, aussi riche que vous l'étiez vous-même en arrivant en Allemagne ? J'espère que Dieu, qui vous vint en aide alors, ne m'abandonnera pas, et je ferai mon nid comme vous avez fait le vôtre.

— Eh bien ! tu es une brave fille, » reprit la marquise en prenant la tête de Madeleine qu'elle baisa sur le front.

A Fresnes on attendait Maurice que la

mort de son père avait frappé comme un coup de foudre.

Maurice ne vint pas, peut-être n'osait-il se présenter devant une tombe qu'il pouvait s'accuser d'avoir creusée lui-même.

Un an à peine s'était écoulé depuis la mort du chevalier, quand la nouvelle se répandit dans le pays, que le domaine et le château de Valtravers allaient être vendus aux enchères : « Non, s'écria la marquise, tant que je vivrai ce domaine et ce château ne deviendront pas la proie de la bande noire. » Là-dessus, faisant venir son notaire, elle lui donna ses intentions, si bien qu'il arriva un beau jour que la marquise se trouva propriétaire de Valtravers. Il était temps !... Peu après, l'excellente femme allait rejoindre le marquis et le chevalier.

« Petite ! avait-elle dit à Madeleine quelques heures avant d'expirer, je ne t'ai pas oubliée dans mon testament ; puisque tu as du goût pour la miniature, je t'ai légué mes couleurs et mes pinceaux. »

L'ouverture du testament apprit qu'à ce petit legs la bonne marquise avait ajouté le domaine et le château de Valtravers, laissant encore une assez belle fortune à ses héritiers naturels, qui, d'ailleurs, n'en avaient aucun besoin, ce qui n'empêcha cependant pas l'un d'eux d'attaquer les dispositions faites en faveur de l'orpheline.

Madeleine alla s'établir à Valtravers, où tous les domestiques la reçurent avec joie, surtout Ursule, la sœur de lait de Maurice.

Lorsque le temps eut calmé la douleur qu'elle avait ressentie de la perte de ses bienfaiteurs, Madeleine se serait trouvée heureuse si une préoccupation incessante ne l'avait obsédée. Elle considérait Valtravers comme la propriété de Maurice ; le rêve de sa vie était de penser qu'un jour viendrait où elle le réintégrerait dans le domaine paternel. Mais que faisait cet enfant prodigue ? que devenait-il ? Un soir, en se promenant dans le beau parc de Valtravers, Madeleine s'adressait cette ques-

tion pour la millième fois peut-être, quand, au tournant d'une allée, elle aperçut tout à coup Maurice devant elle. Le premier mouvement de la jeune fille fut de se jeter dans les bras de son cousin; mais sa figure morne et glacée arrêta cet élan.

Le chagrin et les remords d'avoir dilapidé follement sa fortune avaient complètement abattu le caractère de Maurice. Son cœur était flétri par les plus douloureuses déceptions; le malheureux avait résolu de ne pas traîner plus longtemps la misérable existence qu'il s'était faite; mais avant d'exécuter son funeste dessein, il avait voulu visiter une dernière fois le manoir paternel et venait y passer seulement quelques heures. Sur les instances de sa cousine, il consentit à demeurer plusieurs jours près d'elle. « Vous examinerez, lui avait-elle dit, les pièces du procès que l'on m'intente relativement au legs que m'a fait madame la marquise; d'ailleurs, mon cousin, c'est vous que cela regarde.

— Moi! ma cousine.

— Depuis la mort de la marquise, ce domaine n'a pas changé de maître, il est à vous.

— O mon Dieu, ma cousine, répliqua Maurice, vous feriez là de la générosité en pure perte; j'aurais tous les châteaux de France sans être pour cela plus heureux.

— Vous êtes donc malheureux, Maurice? demanda la jeune fille d'une voix douce et triste.

— Moi, ma cousine! au contraire, je suis le plus heureux des hommes, répondit-il d'une voix sombre; mais je retourne à Paris, d'où je dois partir pour un long voyage. »

Madeleine avait deviné Maurice. Le souvenir des bontés du chevalier lui imposait le devoir d'essayer de sauver son fils. Elle accourut à Paris; Maurice allait exécuter son projet de suicide quand elle se présenta à lui.

« C'est vous, Madeleine! lui dit-il; que me voulez-vous? que demandez-vous?

— Oui, mon cousin, c'est moi, répondit Madeleine, qui ne parut point blessée de ces paroles dites d'un ton presque brutal; c'est moi, ou plutôt c'est nous, car votre sœur Ursule est ici à deux pas, dans votre antichambre. Peut-être ne vous déplairait-il pas de voir de temps en temps son honnête et bonne figure?

— Quelle idée vous a prises de quitter votre nid? reprit brusquement Maurice. Qu'êtes-vous venues chercher ici? Vous ignorez qu'on y meurt de dégoût, de tristesse et d'ennui. Pauvres enfants! partez bien vite; retournez à Valtravers.

— Mais, mon cousin, vous en parlez bien à votre aise, répliqua Madeleine. Vous ne savez donc pas que j'ai perdu mon procès en dernier ressort; que Valtravers ne m'appartient plus, et je suis absolument au même point que le soir où vous m'avez rencontrée au milieu de ces bois dont vous me conseillez l'ombrage.

— Vous avez perdu votre procès! Valtravers ne vous appartient plus! s'écria Maurice avec épouvante.

— Mon Dieu, oui, mon cousin. Le ciel m'est témoin que je ne regrette pas ma richesse; il m'est seulement pénible de penser qu'on n'a pas respecté la dernière volonté de notre chère marquise; puis, je m'étais bercée de l'espoir que ce domaine retournerait plus tard soit à vous, soit à vos enfants.

— Mes enfants n'auront besoin de rien, et ce n'est pas de moi qu'il s'agit, répartit Maurice d'un ton de plus en plus bref et cassant. Mais qu'allez-vous devenir?

— Ne me grondez pas, mon cousin; vous voyez bien que je n'ai pas douté de votre cœur, puisque c'est à lui que je suis venue m'adresser. Je me suis dit, mon cousin est désormais le seul appui qu'il me soit permis d'implorer en ce monde. Il sait que j'ai tendrement aimé son vieux père et que je suis digne peut-être de son intérêt; je le connais, j'irai me mettre sous sa sauvegarde, je suis certaine qu'il ne me re-

poussera pas. Là-dessus, j'ai fait mon petit paquet, comme autrefois quand je quittai Munich; puis, après m'être agenouillée sur le seuil qui m'avait été si hospitalier, après avoir dit un bien triste adieu à ces doux lieux, que je ne devais plus revoir, je suis partie et me voici. N'ai-je pas bien fait?»

Maurice ne répondit rien; il était atterré. Madeleine ne parut pas s'en apercevoir; elle ajouta avec dignité :

« Surtout, mon cousin, ne craignez pas que je sois jamais un embarras sérieux dans votre existence. J'ai des goûts simples; ma pauvreté ne sera guère lourde à votre fortune. Je vous prierai seulement de renoncer, pour quelque temps du moins, à ce long voyage que vous méditez. Vous ne voudrez pas m'abandonner, seule et sans protection, dans cette grande ville. Vous resterez, vous ne partirez pas. C'est votre noble père, c'est la bonne marquise qui vous en prient par ma voix. C'est aussi ma sainte mère, qui, avant d'expirer, me confia au fils de sa sœur. Rappelez-vous la lettre qu'en mourant elle me laissa pour unique héritage. Si vous l'avez oubliée, tenez, la voici, lisez-la ! »

Le cœur de Maurice n'était pas totalement endurci; il y avait encore quelques fibres sensibles. En relisant cette lettre, il se rappela tous les détails de la soirée où, pour la première fois, Madeleine lui était apparue; il s'émut à ces images, et bientôt ses sanglots le suffoquèrent.

« Maurice, mon ami, mon frère, qu'avez-vous ? » demanda Madeleine.

Sous le coup de la violente émotion qu'il venait d'éprouver, Maurice raconta de sa vie tout ce qu'il pouvait en raconter à sa cousine; il dit la perte de ses illusions, les désordres où l'avaient précipité le désespoir et l'ennui; ses égarements, sa ruine complète, son dégoût de l'existence et sa résolution d'en finir.

« Madeleine l'écoutait avec tristesse. Lorsqu'il eut achevé de parler : « Mon cousin,

lui dit-elle, c'est une étrange histoire que la vôtre, mais je n'y ai pas compris grand-chose. C'est trop fort pour l'intelligence d'une pauvre fille qui arrive de sa province; on ne m'a pas habituée là-bas à des sentiments si extraordinaires, et malgré ses vicissitudes, j'avais cru jusqu'ici que la vie était encore un assez beau présent de Dieu. Ce que je vois de plus clair dans ce que vous venez de me dire, c'est que vous avez dissipé votre patrimoine; mais il n'y a pas là sujet à se désespérer; seulement, à votre tour, qu'allez-vous devenir? que prétendez-vous faire? Vous tuer? Vous ne le pouvez plus. J'ai compté en partant moins sur votre or que sur votre affection. Quoique ruiné et pauvre comme moi, vous n'en êtes pas moins mon soutien légitime; allons, Maurice, ayez du courage, vivez, soyez homme, enfin.

— Eh bien, ma cousine, vous serez satisfaite, dit Maurice après quelques instants de silence. Je ferai pour vous ce que je n'aurais certes pas fait pour moi. Je vivrai!

— Merci, mon cousin. J'ai déjà des projets d'organisation. Je ne vous demande pas plus de deux années pour me créer des ressources par mon travail; après, vous reprendrez votre liberté; mais jusque-là vous me servirez de frère et vous passerez pour tel vis-à-vis du public. Souvenez-vous d'ailleurs que votre père m'appelait sa fille bien-aimée. »

L'entretien finit là, et Maurice alla reconduire Madeleine et Ursule jusqu'à la porte de l'hôtel où elles étaient descendues.

Le lendemain la journée était belle. Maurice et Madeleine en profitèrent pour chercher un gîte. Le hasard les servit à souhait. Ils trouvèrent sous le même toit deux petits appartements séparés, et avant la fin de la semaine ils y furent installés.

Mais Maurice avait été trop rudement secoué. Il tomba malade : on craignit pour ses jours. Les secours de la science et l'active sollicitude de Madeleine et d'Ursule

le rappelèrent à la vie. Lorsque vint la convalescence, il semblait régénéré. Un jour, ayant aperçu au-dessus de sa tête un portrait de son père peint par la marquise un an avant la mort du chevalier, il le prit et demeura longtemps à le contempler en lui adressant d'une voix étouffée par les sanglots, des paroles touchantes de regret et de repentir.

Madeleine travaillait avec ardeur, elle était infatigable. Maurice, quand il fut rétabli, aurait désiré suivre son exemple; mais il ne savait que faire, les moindres obstacles le décourageaient; il consulta sa cousine.

« Pourquoi vous hâter? lui dit-elle; vous êtes encore faible et souffrant; je suis forte, j'ai bon courage, je travaillerai pour vous avec joie en attendant que vous puissiez travailler pour moi avec bonheur. »

Un incident vint enfin ouvrir à Maurice la voie qui lui convenait : dans la maison qu'il habitait, en face de ses fenêtres, vivait un ménage d'artisans. Le mari se nommait Pierre Marceau, il était ébéniste, et quoique pauvre on le voyait toujours joyeux, travailler en chantant; la femme était brodeuse, et tout en surveillant ses deux enfants ne laissait pas son aiguille oisive. Madeleine avait établi avec ces braves gens des relations de bon voisinage. Or voici qu'un jour elle vit Marceau courbé sur un travail de difficile exécution dont il ne pouvait venir à bout; le malheureux ouvrier se désolait d'autant plus que son avenir dépendait de la réussite de l'œuvre qu'il avait entreprise. Madeleine appela Maurice et le pria de venir en aide à Marceau; Maurice y consentit, il se mit hardiment à l'ouvrage et en très-peu de temps l'ébauche grossière de Marceau se trouva transformée en un travail d'une pureté exquise.

Ce premier pas dans la voie du travail ne devait pas être le dernier. Maurice eut encore bien des répugnances à surmonter, mais il prit enfin résolument son parti, et

grâce à l'entremise de Pierre Marceau, il se trouva chargé de travaux importants. Alors les jours passèrent pour lui avec moins de lenteur, son dégoût de la vie se dissipa, et comme tous les bons sentiments se tiennent, l'amour du travail en fit naître un autre dans le cœur de Maurice. .. Il aima Madeleine d'une affection pure et profonde.

Parmi les amateurs de sculpture en bois qui s'étaient adressés à Maurice se trouvait un riche Anglais nommé sir Edward. La beauté douce de Madeleine, son courage, ses talents avaient excité l'admiration de ce jeune homme; il avait demandé à Maurice la main de sa sœur.

Les sentiments vrais sont toujours humbles et prêts au sacrifice. Maurice en vint bientôt à se demander s'il méritait la tendresse de cette femme qu'il avait si longtemps méconnue? puis, quel bonheur pouvait-il lui donner? Malgré la vogue dont jouissaient ses ouvrages, en supposant que cette vogue fût durable, il ne pouvait jamais donner à Madeleine qu'une existence bornée. Ainsi pénétré de son insuffisance, Maurice sentit une grande tristesse dans son cœur, et sous cette impression voici ce qu'il écrivit à sa cousine :

« Madeleine! j'ai tenu ma promesse.  
» Vous m'aviez prié de demeurer deux ans  
» auprès de vous; le terme marqué par  
» vous-même vient d'expirer. Vous m'aviez  
» demandé deux ans d'abnégation et de dé-  
» vouement, et c'est vous qui avez pris  
» mon rôle. Vous avez fait pour moi bien  
» plus que je n'ai fait pour vous. En me  
» faisant connaître le prix du travail, la  
» grandeur et la sainteté du devoir, vous  
» avez presque effacé en moi la trace de  
» mes égarements. Quel que soit l'avenir  
» que Dieu me réserve, j'aurai pour vous  
» un sentiment d'éternelle reconnaissance.  
» Mais je ne veux pas accepter plus long-  
» temps le sacrifice auquel vous vous êtes  
» résignée avec tant de courage. Ce serait  
» de ma part un égoïsme grossier que je

» ne me pardonnerais jamais. Ce n'est plus  
» de moi qu'il s'agit maintenant, c'est de  
» vous et de votre bonheur. Sir Edward  
» vous aime, il est digne de votre affection,  
» il vous assurera le rang que vous mé-  
» ritez. Il a pour moi une amitié sincère,  
» il se chargera d'acquitter ma dette en-  
» vers vous. Adieu donc ! je pars. Soyez  
» sans inquiétude sur ma destinée ; en  
» quelque lieu que je me trouve mon tra-  
» vail, vous le savez, pourra suffire à mes  
» besoins. Ne craignez pas que je retombe  
» dans la nuit profonde dont vous m'avez  
» tiré. Si mes forces faiblissaient, si le dé-  
» couragement venait à me ressaisir, il me  
» suffira pour me relever de regarder au  
» fond de mon cœur, j'y trouverai votre  
» image. Je vais revoir le château de mes  
» ancêtres ; c'est une légitime réparation  
» que je dois à la mémoire de mon père.  
» Je veux me montrer pur et régénéré à  
» ces lieux qui m'ont vu flétri et dégradé.  
» Mon père est mort loin de moi, sans  
» presser ma main de sa main défaillante ;  
» ce pieux pèlerinage achèvera d'apaiser le  
» trouble de ma conscience. Ensuite j'irai  
» d'un pas ferme partout où Dieu me con-  
» duira. »

Après avoir mis l'adresse sur l'enveloppe de cette lettre, Maurice la posa sur sa cheminée, puis il se mit en route comme un simple ouvrier, à pied, le sac sur le dos, le bâton à la main.

Après quinze jours de marche, Maurice arrivait à Valtravers ; il longea le mur de clôture jusqu'à la grille, ouvrit la porte, entra dans le parc, et bientôt se trouva en

face du château ; mais, pouvait-il en croire ses yeux !... Madeleine, sir Edward, Pierre Marceau et sa femme étaient assis à vingt pas devant lui, sur le perron !

Madéleine s'étant levée en descendit précipitamment les degrés, et s'approchant de Maurice :

« Mon ami ! lui dit-elle, nous vous attendions. »

Puis lui saisissant le bras, elle l'emmena sur le perron. Sir Edward et les Marceau lui serrèrent les mains en silence. Tous les serviteurs accoururent. « Mes enfants, leur dit Madeleine, voici votre jeune maître qui revient au milieu de nous. »

Madéleine n'avait pas perdu son procès : elle avait trompé Maurice pour le sauver. « Vous aviez besoin, lui dit-elle, de passer par la pauvreté, par le travail, par l'abnégation... Je l'ai compris, et j'ai voulu partager les épreuves que je vous imposais ; ces épreuves sont terminées... me les pardonnez-vous ? »

Un mois plus tard, Maurice et Madeleine se marièrent sans bruit, sans ostentation, en présence de leurs amis, de leurs fermiers et de leurs serviteurs.

L'ouvrage dont vous venez, Mesdemoiselles, de lire l'analyse, est dû à l'habile plume de M. Jules Sandeau. Madeleine est un chef-d'œuvre de pureté, de grâce et de sentiment ; l'Académie Française a jugé que c'en était un aussi de haut enseignement moral, et dans une séance solennelle, elle a décerné à l'auteur le prix réservé au livre le plus utile aux mœurs.

M<sup>me</sup> EDMÉE DE SYVA.



## LITTERATURE ETRANGERE.

### TIME.

'T is Time : I feel him knocking at my heart  
And he shall hold his unresisted sway,  
Till yonder planets from their orbits start,  
And this huge sepulchre, the earth, decay.  
Oh ! he has clouded many a festive day  
With angry feuds, or jealousy's mistrust ;  
He strikes the blood-stained tyrant, with dismay,  
And buries ancient palaces in dust,  
Wreathing vile weeds around the sculptur'd bust.  
The mightiest dynasties before him fall,  
As steel is canker'd by corrosive rust,  
Or, as the storm hurls down some pond'rons wall.  
Yet lo ! the day... the awful day of doom,  
Shall bury Time... the peopler of the tomb.

ROBERT MILHOUSE.

### LE TEMPS.

C'est le Temps : je le sens tomber sur mon cœur. Le Temps gardera son irrésistible puissance jusqu'à ce que les planètes s'élancent de leurs orbites et que la terre, cet immense sépulcre, tombe en ruines. Oh ! que de jours de fête n'a-t-il pas assombris par les querelles de la haine ou les soupçons de la jalousie ! Il frappe d'épouvante les sanguinaires tyrans, et ensevelit leurs palais antiques dans la poussière ; il entrelace les plantes sauvages autour des bustes sculptés ; il détruit les dynasties les plus puissantes, comme la rouille ronge l'acier ou comme l'ouragan renverse un mur solide... Et pourtant, le jour, le terrible jour du jugement, l'ensevelira à son tour, lui qui peuple les tombes !

M<sup>lle</sup> NANCY THOMAS.

## LES ORPHELINS DE SIENNE.

Or, vers l'année du Christ 1304, vivaient à Sienne, la ville privilégiée de Marie, deux orphelins, frère et sœur, derniers rejetons de l'antique race de Manfredi. Ils étaient très-pauvres, mais très-heureux, car ils avaient l'indépendance et l'amitié : ils possédaient une petite maison, entourée d'un vignoble et d'une allée de figuiers ; de plus, Carlo avait une brave épée ; Angiolina, une quenouille qui venait de sa mère et un bouquet de fleurs de filigrane pour orner ses cheveux noirs. La sœur avait toute l'affection du frère, le frère toute la confiance de la sœur ; leur vie était riante et paisible ; le jeune homme cependant désirait un peu la guerre, il at-

tendait le moment où la *louve* (1) de Sienne montrerait les dents à Pise ou à Florence, ses anciennes rivales, et il comptait bien alors, à l'aide d'un bras robuste et d'un cœur intrépide, rendre à son nom son antique splendeur. Angiolina ne désirait rien : elle avait le culte de Marie et l'amitié de son frère ; c'était assez : bonheur réel vit de peu. Cependant, il n'est si beau ciel qui n'ait des foudres, point de nid caché sous le feuillage qui puisse échapper con-

(1) La louve figure dans les armoiries de Sienne. Le capitaine français, Blaise de Montluc, pour avoir vaillamment défendu Sienne contre le marquis de Marignan, acquit le droit de placer la louve dans son écusson.

stamment au milan ou à l'oiseleur, point de destinée si paisible qui puisse se dérober toujours à la malice humaine ; aussi, malgré leur obscurité et leur innocence, le frère et la sœur avaient un ennemi. Et, par malheur, cet ennemi était un des plus puissants magistrats de la république siennoise. Il était voisin des deux orphelins ; sa belle demeure dominait, majestueuse et sévère, l'étroite maison de Carlo et d'Angiolina ; ses vastes jardins jetaient leur ombre sur le petit vignoble des deux jeunes gens, et l'insatiable possesseur de ces richesses s'était pris à envier, du haut des balcons de son palais, le modeste coin de terre où ces deux enfants abritaient leur vie. Ainsi autrefois le méchant Achab envia la vigne de Naboth. Le magistrat (dont l'histoire a tu le nom), aiguillonné par l'esprit de tentation et de jalousie, s'adressa à Carlo, et lui proposa d'acheter le vignoble, au prix de mille ducats. Le jeune homme refusa sans balancer, en disant comme l'Écriture : *Dieu me garde de vous vendre l'héritage de mes pères !* Ce qu'on lui demandait, en effet, c'étaient, non pas seulement quelques acres de terrain, quelques ceps de vigne, quelques pans de gothiques murailles, c'était le legs de ses ancêtres, le toit qui avait vu naître et mourir son père et sa mère, c'était la dot d'Angiolina. Il refusa donc, et dès lors le podestat roula dans sa pensée des projets de vengeance, et ses désirs contrariés retombaient comme du fiel sur son cœur. Il attendit quelques mois, et chaque jour, la vue de ce coin de terre que son or n'avait pu acquérir, aigrissait sa colère ; enfin, comme il était puissant, il trouva moyen, au milieu des troubles civils auxquels la république était en proie, de compromettre Carlo et d'accumuler sur sa tête les charges les plus graves. L'innocent, accusé, fut jeté en prison ; son procès s'instruisit avec activité ; les juges, malgré leur droiture, s'embarassèrent dans le dédale de preuves qu'une haine implacable avait amassées. La sen-

tence fut rendue, et Carlo fut condamné, ou à mourir, ou à racheter sa vie en payant, dans l'espace de dix jours, la somme de mille ducats. Le jeune homme, avec la simple énergie de son caractère, se prépara à la mort, ne voulant, à aucun prix, aliéner l'unique patrimoine de sa sœur. En vain, Angiolina pénétra dans la prison et se jeta à ses pieds, en le conjurant de vendre à leur voisin ce petit domaine, dont le prix pouvait lui sauver la vie ; il refusa :

« Plutôt la mort pour moi que la misère pour toi ! » lui répondit-il.

La jeune fille sanglotait à ses genoux, en disant d'une voix étouffée :

« Mon frère, ta vie ne vaut-elle pas mieux que tous les trésors ? et que me serait le monde sans toi ? crois-tu que je veuille jouir du bien de nos ancêtres, s'il ne vient à moi que taché de ton sang ? O mon Carlo ! donne-moi ta vie, c'est le seul présent que je veuille obtenir de toi ! »

Le jeune homme secoua la tête avec une sombre résolution, et repartit :

« Je suis ton tuteur, il ne sera pas dit que, pour sauver ma vie, je t'aie dépouillée. Ne pleure pas, mon Angiolina, laisse-moi livrer mon corps à la haine de mon ennemi ; ce qui t'aimait en moi ne mourra pas, et nos âmes réunies un jour se confondront dans le sein de Dieu. Va, ma sœur, et pour l'honneur de notre nom, ne pleure pas ton frère innocent. »

Elle s'enlaça à son cou, ne voulant pas le quitter, car on était déjà vers le milieu du dixième jour. Mais il se détacha de ses bras qui l'étreignaient avec une force convulsive, et lui dit :

« Tes prières sont inutiles : je connais mon devoir... Adieu, mille fois adieu ! Que Jésus-Christ et sa Sainte Mère bénissent mon Angiolina ! »

Elle n'en entendit pas davantage ; ses forces défaillirent, et elle s'évanouit. Carlo la baisa au front, et la remit à une de

leurs parentes, qui avait accompagné la jeune fille jusqu'à la prison. La vieille dame, aidée de quelques femmes compatissantes, soutint, entraîna là triste orpheline; les portes du cachot se refermèrent, et Carlo se rassit, plus tranquille, se disant à lui-même : « L'amertume de la mort est désormais passée ! »

Lorsque Angiolina revint à elle, elle se retrouva dans sa maison, seule avec sa vieille cousine, Justina Manfredi. Ses idées étaient encore faibles et vagues, les puissances de son âme semblaient enchaînées sous l'empire de la mort; mais tous ses souvenirs revinrent à la fois, lorsqu'elle eut jeté un coup d'œil autour de la chambre, déserte maintenant, de cette chambre où elle avait passé tant d'heures bénies, avec le compagnon de son enfance. Les armes de Carlo étaient suspendues au-dessus de la haute cheminée; son épieu de chasse, ses filets et ses hameçons étaient jetés dans un coin; au grillage de la fenêtre s'élançaient les campanules et les jasmins qu'il avait cultivés lui-même, parce que sa sœur les aimait... Tout parlait, dans cette triste demeure, de celui qui ne devait plus y revenir. Angiolina, à cette vue, se levant dans un transport de douleur, s'écria :

« Je veux aller prier Dieu, il m'entendra, lui ! »

Elle sortit de la maison et se dirigea vers un couvent des fils de saint Dominique, dont la chapelle était ouverte à toute heure aux cœurs affligés. Justina la suivit. La jeune fille alla, comme par instinct, se réfugier au pied d'une image de Marie, qui était représentée en ce lieu, assise sur la croix et tenant dans ses bras le corps glacé du Sauveur du monde; elle épancha son âme auprès de la Mère des douleurs, elle y versa longtemps ses prières mêlées de larmes, que saint Ambroise appelle une vertu, et le soleil à son déclin illuminait d'un éclat rougeâtre les voûtes de la chapelle, lorsqu'elle se leva pour sortir. Tout le monde lui fit place,

car son malheur était connu. Elle touchait au seuil de l'église lorsque son voile se déroula, et pendant qu'elle en reformait les plis, un jeune homme, cavalier de haut nom et de noble tournure, qui venait d'entrer dans la chapelle, la regarda attentivement; elle ne le vit point, mais lui l'avait reconnue, et il était resté frappé de l'indicible expression de douleur qui assombrissait ce jeune et beau visage. Les exclamations de sympathie, de pitié respectueuse qui s'échappaient de la bouche des spectateurs, attirèrent aussi son attention.

« Qu'a donc cette noble demoiselle? dit-il à un vieillard qui la suivait des yeux d'un air attendri.

— Hélas! seigneur, ignorez-vous que son frère est condamné à mourir demain par le glaive, à moins qu'il ne puisse payer une amende de mille ducats?... Oh! pauvre orpheline ! »

Le jeune homme resta immobile. Nous profiterons de son silence et de ses réflexions pour faire connaissance avec lui. Il se nommait Anselme Salembini, il appartenait à des familles les plus nobles de l'Ombrie, et son château, situé dans les montagnes, à peu de distance de Sienne, riche et splendide demeure, entourée d'imprenable remparts, ressemblait à un joyau magnifique dans une cassette de fer. Il était digne, par sa valeur et sa générosité, du nom de ses aïeux, célèbres dans les fastes de la république; mais chef d'une famille puissante, il avait hérité aussi des animosités de sa race. Or, il existait une vieille querelle entre la maison de Salembini et celle dont Carlo et Angiolina étaient issus; il y avait du sang répandu entre elles, et mille souvenirs d'outrages réciproques. Aussi, quoique Anselme eût quelquefois rencontré dans les rues de Sienne la jeune Angiolina, et que ses grâces nobles et naïves l'eussent frappé, il avait, en homme d'honneur, fermé son cœur et ses yeux à cette image; et s'était dit mainte fois, formant un pacte avec lui-même, que la fille de ses ennemis

ne devait être rien pour lui. Grâce à sa prudence, nul amour de fabliau ou de roman n'avait pris racine dans cet esprit ferme et mâle; mais lorsqu'il vit la jeune fille accablée sous le poids de son infortune, moins belle, mais plus touchante qu'autrefois, son âme fut agitée, et une compassion fraternelle, une pitié toute chrétienne surgirent soudain dans son cœur. Les désirs de vengeance, les anciens outrages, les haines de famille, tout fut oublié, et la sympathie de l'homme pour l'homme, le plus noble présent que Dieu nous ait fait, régna en maître sur les passions basses et vindicatives. Le jeune homme s'agenouilla au seuil de la chapelle, fit une courte prière, puis s'enveloppant de son manteau et portant la main à l'escarcelle pesante qui pendait à sa ceinture, il se dirigea d'un pas rapide vers le palais du *Pubblico*, où les magistrats de la république tenaient leurs séances. Il franchit les escaliers sonores, les grandes salles pavoisées de drapeaux enlevés aux Pisans, et s'arrêta dans une petite chambre, où il eut un entretien avec un des employés de la Seigneurie.

La nuit venue, Angiolina était seule dans la salle basse de sa maison; sa vieille parente, fatiguée d'une journée d'angoisses, s'était couchée et goûtait quelques instants d'un pénible repos; la jeune fille veillait à la lueur d'une lampe placée au pied de la madone, et dont la faible clarté était vacillante comme le dernier espoir au cœur de l'affligé, comme le dernier soupir aux lèvres du mourant. Elle priait, pâle, anéantie; elle roulait entre ses doigts les grains bénis de son chapelet, et ses invocations étouffées troublaient le silence de la nuit.

« O mère des orphelines! consolatrice des malheureux! disait-elle, toi mon espérance, vas-tu m'abandonner à cette heure? Protectrice de Sienne, reine de notre ville, délaisseras-tu un de tes enfants?... O mon frère, mon frère! mourras-tu donc sans que du ciel ou de la terre il ne te vienne un secours? »

Un coup frappé à la porte interrompit ces tristes plaintes. Elle se leva sans rien craindre, et courut ouvrir la porte.

« Ma sœur! ma bien-aimée! » dit une voix bien connue. Et Angiolina se sentit pressée dans les bras, sur le cœur de son frère, son frère, vivant et libre!

A peine la jeune fille l'eut-elle bien reconnu, sans même prendre possession de sa joie, elle se jeta à genoux et leva les mains au ciel.

« O père des orphelins, s'écria-t-elle, c'est vous qui me le rendez!

— Mère de Jésus-Christ, patronne de Sienne, dit à son tour Carlo, vous avez délivré votre serviteur!

— Mon frère, c'est bien vous! mais comment?...

— Ma bonne sœur, un inconnu a payé ma rançon; je suis libre!

— O mon frère! vous avez, comme Tobie, un ange qui vous protège.

— Mon Angiolina, je ne puis pas douter que le Dieu bon n'ait spécialement veillé sur moi; mais quel a été l'instrument de ma délivrance? Qui devons-nous remercier?

— Un de nos parents, sans doute. Donati de Casa-Nuova, peut-être... Notre père lui avait sauvé la vie à la guerre.

— Tu oublies qu'il avait confié sa fortune à une galère vénitienne qui fut prise par les Barbaresques... Il est plus pauvre que nous...

— Angelo Roberti, le neveu de notre mère?

— Il fait la guerre contre les Mauresques d'Espagne.

— Romuald Durazzo? il est riche et généreux...

— Mais, non, la république l'a envoyé en ambassade auprès de l'empereur... il n'a pu avoir connaissance de mon sort.»

Les jeunes gens, stimulés par une reconnaissance qui ne savait où s'adresser, s'épuisèrent en conjectures; mais mille objections se présentaient à chaque nom que leur mémoire soulevait. De fréquentes

actions de grâce, des épanchements de tendresse, interrompirent plus d'une fois cette inutile revue ; ils parlaient encore quand la première flèche de l'aube rougit le sommet des figuiers, quand le matinal *Angelus* sonna à la chapelle des Frères-Prêcheurs, quand l'alouette salua la lumière de sa chanson prolongée. Carlo prit à la hâte un léger repas, puis, bouclant son ceinturon et s'enveloppant de son manteau, il alla droit au *Pubblico* (1). Une demi-heure s'écoula ; il revint les yeux animés, et prenant la main de sa sœur qui s'était précipitée au devant de lui, il s'écria :

« Je connais mon bienfaiteur ! Rends grâce à Dieu, Angiolina ; Anselme Salembini a payé hier, lui-même, pour moi, cette énorme somme de mille ducats.

— Salembini ! le mortel ennemi de notre famille ?

— Oui, lui-même ! Que son noble cœur soit béni ! Oh ! qu'il est doux d'aimer ceux qu'on avait appris à haïr ! Mais, viens, il faut aller le remercier.

— Moi ! s'écria la jeune fille en reculant avec une sorte d'effroi.

— Toi, sans doute ; nous sommes les derniers de notre race, d'une race ennemie de la sienne, il faut bien que tous deux nous lui disions que l'amitié succède à la haine, le dévouement à la vengeance, et que nous et ceux qui naîtront de nous, nous serons à jamais ses serviteurs et ses amis. Veux-tu qu'il te croie insensible à sa générosité ?

— Oh non ! porte-lui mes remerciements, mes bénédictions, mais ne me force pas à te suivre... Songe qu'Anselme est jeune... et la langue des méchants, hardie.

— Oh ! son cœur prudent et noble, qui a mis fin à la haine de nos deux familles,

saura faire respecter la réputation de mon Angiolina... Si tu m'aimes viens ! Ce que je lui dirai par un serrement de main, tu le lui diras mille fois mieux par une larme de tes yeux, une parole de ta bouche. Veux-tu qu'il nous croie des ingrats ? »

A ce mot, elle ne résista plus. Par un instinct de modestie, elle n'ajouta rien à sa parure ; les tresses de ses cheveux noirs étaient fixées autour de sa tête par une épingle d'argent ; elle portait une robe de laine verte, serrée par une ceinture noire ; ses petits pieds étaient couverts de brodequins de cordouan fauve ; elle s'enveloppa d'un voile blanc et monta en croupe derrière son frère, qui fit prendre à sa monture la route des montagnes.

Le soleil de midi dardait de toute sa force lorsqu'ils arrivèrent devant le pont-levis du vieux manoir des Salembini. Un serviteur se présenta pour les reconnaître et les recevoir. Le jeune homme lui adressa la parole :

« Dis à ton maître que Carlo Manfredi, qui lui doit la vie et la liberté, et sa sœur Angiolina, se sont présentés pour le remercier. »

Le valet s'inclina, et marchant devant eux, il les conduisit dans une vaste salle dont les murs étaient couverts de portraits sombres et rébarbatifs, représentant les anciens possesseurs du château. Le frère et la sœur restèrent debout en se tenant par la main. Anselme ne tarda point à paraître ; il semblait ému, mais la grâce et la douceur embellissaient son visage martial. Il tendit la main à Carlo et s'inclina respectueusement devant Angiolina.

« Salembini, dit Carlo d'une voix altérée, je vous dois la vie, ma sœur vous doit l'existence de son unique ami ; il n'est point de mots pour notre reconnaissance. Que les haines de nos pères soient à jamais effacées... Oubliez-les, noble Anselme, et ne voyez plus dans les orphelins des Manfredi que vos amis et vos serviteurs !

— Mes amis ! répondit Salembini en s'inclinant encore du côté d'Angiolina ; ah !

(1) Le *Pubblico* renferme aujourd'hui le tribunal, le théâtre et les prisons. On y remarque de belles fresques de Taddeo Bartoli, représentant la mort de la Sainte-Vierge, son convoi et son assumption.

je suis bien heureux qu'ils daignent prendre ce titre, et comme tels, je l'espère, ils ne refuseront pas ma pauvre hospitalité.

— Qu'il soit fait à votre volonté! » répondit Carlo.

Anselme sortit en regardant encore Angiolina, rougissante et confuse.

Le frère et la sœur restèrent seuls assez longtemps; on leur servit un repas recherché, mais leur hôte ne parut pas. La nuit s'avancait, les monts de l'Ombrie étaient seuls encore éclairés des derniers feux du soleil, les valets allumaient les torches de cire, et les orphelins étaient seuls encore, échangeant à voix basse quelques paroles d'étonnement, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup. Anselme Salembini, magnifiquement vêtu, parut à la tête d'une nombreuse et brillante assemblée, parmi laquelle les jeunes Manfredi reconnurent ses sœurs, les dames de sa parenté et les chevaliers de son lignage, ou amis de sa maison.

Anselme s'avança vers Carlo et lui dit :  
« J'ai réuni à la hâte cette respectable assemblée afin de sceller devant elle notre

heureuse réconciliation, et de m'honorer, en sa présence, des témoignages de votre amitié. Je les ai réunis aussi, ces parents, ces alliés, ces amis si chers, afin qu'ils m'assistent de leurs suffrages dans la prière que je veux vous adresser.

— Vous ! une prière... à moi ?

— Oui, Carlo... D'ennemis nous sommes devenus amis, d'amis devenus frères. Noble demoiselle, ajouta-t-il en fléchissant le genou devant Angiolina, soyez dame et maîtresse de ce manoir; soyez, entre deux maisons ennemies, le gage d'une paix éternelle ! Dites, Manfredi, le voulez-vous bien ? »

Carlo prit la main d'Angiolina, la mit dans celle d'Anselme, et les yeux levés au ciel, il s'écria :

« Puissent ainsi finir toutes les vengeances de l'Italie (1) ! »

M<sup>me</sup> EVELINE RIBBECOURT.

---

(1) Le fond de cette nouvelle est historique et tiré des chroniques de la ville de Sienne. Voir l'Histoire de Sainte-Catherine, par E. Chan de Malan.

## L'ARCHEVEQUE MARTYR.

A MONSIEUR PAVY, EVÊQUE D'ALGER.

Non ! depuis que le Christ, voulant sauver le monde,  
S'achemina, courbé sous un gibet immonde,  
Vers le noir Golgotha dont il fit un saint lieu,  
Et que de ce gibet, vil pilori du crime,  
Il fit un signe auguste, un emblème sublime,  
En le sacrant du sang d'un Dieu !

Vous pouvez, déployant les feuillets de l'histoire,  
Ressusciter les noms qu'a baptisés la gloire,  
Poètes et penseurs, non ! vous n'offrirez pas

A nos cœurs attendris, à notre âme étonnée,  
Une vie aussi sainte et qui soit couronnée  
D'un plus magnifique trépas !

Ah ! quand de son palais il franchissait l'enceinte,  
Seul, avec sa croix d'or et son escorte sainte  
D'humbles prêtres, suivis de sœurs de charité,  
Et venait, au milieu d'une grêle de balles,  
Neutre entre les deux camps, à ces froids cannibales  
Parler de la fraternité !

Lui ! le martyr, debout sur une barricade,  
D'où le sang aux égouts ruisselait par cascade,  
Au milieu des blessés et des morts, — au milieu  
Des plus viles clameurs de ce peuple en délire, —  
Peintre, prends tes pinceaux ; poète, prends ta lyre...  
Il venait leur parler de Dieu !

Et lorsque, sans respect pour cet acte sublime,  
Un assassin frappa cette noble victime,  
— Attentat que l'histoire en vain voudra nier,  
Souriant, et les mains sur son grand cœur croisées,  
Il traduisit ainsi ses dernières pensées :  
« Ah ! que mon sang soit le dernier ! »

Pour immortaliser un dévouement si rare,  
Fouillez à pleines mains les veines de Carrare,  
Épuisez de Paros le filon souverain ;  
Le marbre blanc des Grecs peut manquer à sa gloire,  
Mais la France sait bien que jamais la victoire  
Ne la laissa manquer d'airain !

DÉSIRÉ LÉGLISE.

Ces strophes, extraites des *Djinns* (1), poésies qui se publient à Alger, sont l'œuvre d'un jeune poète de talent et de cœur.

---

(1) Les *djinns* sont des génies malfaisants regardés par les musulmans comme la cause de tout ce qui arrive de fâcheux aux hommes. Formés d'un feu ardent, ils habitaient la terre et vécurent ainsi deux mille ans ; mais s'étant révoltés contre Dieu qui voulait les soumettre à Adam, ils furent attaqués par Eblir et chassés et exterminés. Cependant les musulmans continuent à accuser les djinns de tout le mal qui se fait sur la terre.

Le Testament.



Jaf. des Demoiselles

Imp. Lemercier à Paris.

*Je vous bénis encore, mon fils*

Na

la  
sé  
ses  
ne  
no  
pré  
jou  
elle  
pé  
ne  
et

...  
Qui  
Fét  
Ren  
S'il  
Et  
S'il  
Si  
All  
Ces

Qu  
Ces  
...  
Ma  
Qu  
...  
Vo  
...  
Je

l'in  
ca  
mo  
ch

## REVUE DES THÉÂTRES.

*Napoléon et Joséphine*, drame en cinq actes  
et en vers, par M. Dallièrè.

Nous sommes en 1808, dans le parc de la Malmaison, séjour de l'impératrice Joséphine, quand Napoléon était à la tête de ses braves armées. Des demoiselles d'honneur brodent, d'autres accourent leur annoncer qu'un courrier venu d'Allemagne précède l'empereur. Ces demoiselles se réjouissent, elles vont revoir leurs fiancés, elles vont avoir des fêtes et des bals. L'impératrice s'avance suivie d'une dame d'honneur : « Je vous ai entendues, leur dit-elle, et moi aussi,

..... J'attendais l'heureux jour  
Qui doit de nos soldats annoncer le retour ;  
Fêtons-le de grand cœur. Que la bonne nouvelle  
Rende chacune ici plus aimable et plus belle,  
S'il se peut ! Il y va de tous nos intérêts,  
Et leur gloire pourrait nous coûter des regrets,  
S'ils s'étaient laissés vaincre ausortir des batailles ;  
Si les beautés de Vienne, usant de représailles,  
Allaient nous renvoyer, subjugués à leur tour,  
Ces vainqueurs que sans cesse appelle notre  
[amour.  
Quoi ! vous tremblez, enfants ! Ne redoutez rien  
[d'elles,  
Ceux que vous attendez vous reviendront fidèles.  
.....  
Mais puisque j'ai surpris vos projets de conquêtes,  
Que vous parlez si bien et de bals et de fêtes,  
.....  
Voici des diamants, des bijoux, des dentelles,  
.....  
Je veux que l'on vous aime et que l'on vous ad-  
[mire. »

Les demoiselles d'honneur remercient l'impératrice, et s'éloignent emportant leurs cadeaux. La dame d'honneur croyant le moment favorable, offre à l'impératrice un chef-d'œuvre pour son musée de peinture.

SEIZIÈME ANNÉE. 4<sup>e</sup> SÉRIE. — N<sup>o</sup> XI.

« Je refuse, répond-elle ; vous savez que mes folles dépenses n'ont que trop souvent excité la colère de l'empereur. Avare pour lui seul, il n'est prodigue que pour la France ; il veut que le Louvre soit la merveille du monde. — L'artiste dont je vous offre d'acheter le tableau est un émigré ; c'est une bonne œuvre que j'osais proposer à Votre Majesté.

— Quiconque souffre et pleure est un frère à mes [yeux,  
répond Joséphine ;

Émigré ! que ce nom soit banni de la France :  
Quel que soit le drapeau, soulageons la souffrance. »

Elle remet une cassette à sa dame d'honneur.

Restée seule, l'impératrice s'inquiète. Elle a vu mademoiselle Lenormand (1), dont les vagues prédictions l'effrayent ; mais à qui s'adresser ? Hortense, sa fille, la reine de Hollande, se présente, elle la consulte.

« Dis-moi si, hors de ma présence,  
Quelquefois, à la cour, tu ne remarques pas  
Que l'on semble me plaindre et qu'on se parle bas ;  
S'il ne court point un bruit de sinistre présage,  
Si quelque affreux projet circule et se propage ?

Tu comprends ce que me fait trembler ;  
je n'ai pas eu le bonheur d'être mère (2) ;  
Napoléon en éprouve de justes regrets, et  
je crains..... Écoute ce que l'on m'a prêté  
dans mon enfance. Un jour, à la Marti-  
nique, j'errais à travers les bois avec mes  
compagnes ; une vieille négresse regardant

(1) Célèbre tireuse de cartes de cette époque.  
(2) L'impératrice était plus âgée que l'empereur.

les lignes de ma main, me dit : « Tu vas » bientôt quitter ta famille pour aller en » France guidée par ta brillante étoile; » mais tu porteras le deuil de ton premier » époux... je vois rouler sa tête... (1); un » Dieu, un héros, qui de son bras d'airain » ébranlera ou raffermira le monde, admirera ta grâce, ta beauté, tu deviendras » par lui plus que reine. Hélas! ajoute-t-elle, la fortune t'abandonnera ensuite. » Dois-je donc m'attendre à quelque malheur? ajoute Joséphine. — Rassure-toi, répond Hortense : s'il faut un fils à l'empereur, n'a-t-il pas ton fils? mon frère, Eugène, tiens, le voilà! (Elle lui donne un médaillon qu'elle a peint de mémoire.) (2).

Ne sois plus triste, et que ton cœur espère, Car quel fils fut jamais plus digne d'un tel père! Couronné de sa main, vice-roi d'Italie, Eugène, son élève, est le nœud qui vous lie.

Le duc d'Otrante demande à parler à l'impératrice. Hortense s'éloigne. Le duc exalte les victoires de l'empereur; mais, ajoute-t-il, un revers peut faire crouler sa fortune; elle n'a pas de fondements. Le monde a besoin de repos, ajoute-t-il; il faudrait à l'empereur un de ces sentiments qui remplissent le cœur d'un homme. Vous, madame, vous n'avez pas d'ambition, vous aimez votre époux pour lui-même... vous pourriez à la fois sauver l'état et l'empereur. — Que voulez-vous? » demande-t-elle. (Il garde le silence.) « Vous voulez le divorce? mais je ne le veux pas! Moi, briser mes liens? moi, quitter mon époux? — Ce divorce est nécessaire, reprend froidement le duc; l'empereur y est décidé. » Joséphine, furieuse, chasse le duc de sa présence, appelle Hortense à son secours, et se jette dans ses bras, en s'écriant : « Je suis perdue! »

(1) M. le marquis de Beauharnais mourut guillotiné.

(2) Historique.

Le grand maréchal du palais, Duroc, vient la chercher; l'empereur est arrivé à Paris.

Nous sommes aux Tuileries, dans la salle des maréchaux. Les grands dignitaires, les ministres, les officiers, les chambellans, se rangent en silence. « Sa Majesté l'empereur et roi! » crie un huissier.

Napoléon entre irrité contre eux tous. « Pourquoi cette tactique? leur dit-il. Tantôt on répand le bruit que je suis tombé sous les coups d'un assassin, tantôt que j'ai été enveloppé par l'ennemi...

On fait argent de tout, et, par Dieu! c'est trop fort! On spéculé sur moi, sur ma gloire, ma mort; Le deuil de la patrie, on l'appelle, on l'espère. Malheur aux fils ingrats qui déchirent leur mère!

Mes plus grands ennemis sont tous autour de moi; Mais j'ai Dieu, j'ai le peuple et ma force et la loi. Semez la confiance et non pas l'épouvante! Dieu vous garde, messieurs!

( Il les salue. Tous se retirent. )

L'empereur, resté seul, pensait à calmer les inquiétudes de la France en lui donnant un fils, en fondant sa maison.... Joséphine se présente. « Bonaparte! lui dit-elle, veux-tu me parler et m'entendre? — Tu ne peux douter de ma tendresse, répond l'empereur; je n'ai jamais aimé que toi. — Eh bien, je laisse de côté mon intérêt, c'est le tien qui m'inspire. Je connais tes projets; mais en brisant notre union tu te perds... c'est la fatalité qui te pousse; tu crois trouver un appui chez les rois, tu te trompes,

César n'est à leurs yeux qu'un soldat parvenu; Fils de la liberté, va, reste populaire,

Ils rougiraient de ton humble origine.

— Je les forcerai bien de s'en glorifier.

— Et leurs dédains...

— Bien cher je les ferais payer. — C'est cela! de nouveau sang coulant en abondance.

Ce n'est pas tout... Crois-tu qu'on puisse impunément

Briser un nœud sacré, violer son serment?

( On entend le canon et les cloches lancées à grandes volées, annonçant la paix et le retour de l'empereur. Napoléon les écoute avec bonheur ) (1).

Ces cloches dont la voix et vibrante et sonore  
Te pénètre et t'émeut.....  
N'auront plus désormais à chanter tes conquêtes.

( Il semble en proie à une terreur superstitieuse. )

Réfléchis cependant avant de me chasser.  
— Mais toujours tu seras pour tous l'impératrice!

— Jamais l'ambition ne m'a dirigée, reprend Joséphine : être la femme d'un général eût comblé tous mes vœux ; lorsque tu fus consul j'eus peur ; lorsque tu fus empereur je pleurai. Tu connais pour toi mon dévouement ; cependant jamais je ne consentirai à ce divorce. — Joséphine, de grâce, raisonnons, je t'en prie :

Chercher un point d'appui qui manquait à mon [tronc,

Perpétuer mon nom ainsi que ma couronne,  
Ce n'est pas oublier ce que j'étais hier,  
Renier un passé dont j'ai droit d'être fier.

.....  
L'hérédité, vois-tu, voilà mon rêve.  
.....

La France ne veut plus de révolutions,  
Elle a soif de repos et non de l'anarchie.  
Je veux à ces grands noms de consul, d'empereur,  
Joindre un titre plus beau... celui de fondateur.»

Joséphine, ne pouvant changer la détermination de son époux, pleure, se désespère et tombe dans un fauteuil. Napoléon appelle Hortense au secours de sa mère, et s'éloigne au moment où un huissier annonce le prince Eugène. Joséphine reprend ses sens ; elle reconnaît son fils, le serre dans ses bras et sanglotte. « Je sais tout, lui dit Eugène. — Viens, mon frère, reprend Hortense ; s'il bannit notre mère nous la suivrons. » Mais le jeune prince les laisse s'éloigner... et reste pensif. « Il me

faut, se dit-il, renier ma mère, ou renier l'empereur.. Que la France m'inspire et me guide! »

Nous sommes dans le cabinet de l'empereur. Au milieu d'une table on aperçoit un globe et des cartes de géographie. Napoléon, assis sur un canapé, paraît plongé dans la méditation. Son chapeau, son épée sont posés près de lui. « Ainsi, dit-il,

J'aurai sauvé la France au milieu du chaos,  
Fatigué de mon nom les plus lointains échos,  
A force de combats, de gloire et de génie,  
Ramené dans le monde et l'ordre et l'harmonie...  
Par ma seule puissance et par ma fermeté,  
Sur les trônes croulés assis ma royauté...  
Et l'on ne pourra pas jouir de mon ouvrage!

( Il se lève. )

Oh! non... c'est impossible! et Dieu ne le veut [pas.

Vers un terme fatal il a conduit mes pas...  
Des champs de l'Italie au pied des Pyramides,  
C'est lui qui m'a porté sur ses ailes rapides...  
De mon île sauvage et du sein du néant,  
Il m'a pris, élevé, grandi comme un géant...  
Oui, c'est toi qui m'as dit, ô sagesse profonde :  
Marche, marche, sois grand et grand comme le [monde.

Il n'a point condamné ce que j'ai résolu,  
Et tout cela s'est fait parce qu'il l'a voulu.

(Après un moment de silence il reprend :)

A mon amour de fils envers ma vieille mère,  
Ah! je sens que j'ai là des entrailles de père!  
Et ce nom que je veux transmettre à l'avenir  
Ne peut pas avec moi commencer et finir.  
Le dernier paysan, bien souvent, je l'envie ;  
Il trempe de sueurs le sillon de sa vie,  
Mais sous l'empire, enfin, de la commune loi,  
Il est moins du bonheur déshérité que moi.  
Un espoir le soutient et nourrit son courage :  
Léguer à ses enfants son modeste héritage.  
Et ce bonheur si vrai me serait interdit ?  
A moi, sous peine d'être et parjure et maudit!  
Les enfants, je les aime, j'aimais celui d'Hortense (1).

.....  
Et que serait-ce donc que cet amour puissant,

(1) Les cloches faisaient une impression vive sur Napoléon.

(1) Louis Bonaparte avait épousé Hortense. Ce fils, choisi par l'empereur pour hériter de sa

Si je l'avais, ce fils, de mon nom, de mon sang?

.....  
Quel tableau ravissant et quel charme suprême!

Se sentir respirer dans un autre soi-même.

Que ne puis-je, ô mon Dieu! d'un regard triom-  
[phant,

Dans son jeune berceau, contempler mon enfant!

Joséphine, Hortense et Eugène ont en-  
tendu la fin de ce monologue. Ils supplient  
l'empereur de renoncer à son projet :

Vous pouvez m'émouvoir, mais non pas m'ébran-  
[ler,

leur répond-il.

Ménagez ma douleur, je respecte la vôtre.

A d'autres sentiments plus tard tu reviendras,

dit-il à Joséphine,

Tu me jugeras mieux, et tu me comprendras.

Ces hautes questions d'intérêt, de patrie,

Doit-on les discuter par des pleurs..... »

L'impératrice ne veut rien entendre ;  
elle accuse les conseillers de l'empereur et  
s'écrie :

« Ils t'abandonneront comme tu m'abandonnes.

Va ! tu seras un jour plus malheureux que moi !

— J'attendais moins de plainte et plus de gran-  
[deur d'âme.

répond l'empereur.

Vous pouvez me maudire à votre aise, madame.  
Adieu donc ! »

Il s'éloigne. Joséphine le suit des yeux  
avec douleur, et sort appuyée sur sa fille.  
Eugène reste, l'empereur revient, le jeune  
prince lui fait ses adieux ;

« Ah !

( dit-il ),

Que ne suis-je encor chez ce brave ouvrier  
Qui me donna du pain et m'apprit son métier (1)  
Pendant que la Terreur emprisonnant ma mère,  
Prenait sur l'échafaud la tête de mon père !

---

couronne, était mort du croup, maladie alors  
inconnue. Le prince Louis-Napoléon, membre de  
l'Assemblée nationale, est son frère puîné.

(1) Eugène, fils du marquis de Beauharnais,  
travailla chez un menuisier.

On garda son épée, et je vins en bon fils

Vous la redemander pour servir mon pays (1).

Depuis ce jour elle m'a valu quinze ans  
de bonheur.... Je vous la rends, sire ;  
elle me rappellerait le malheur de ma mère.

— Ne vois-tu pas combien je souffre de  
me séparer d'elle?... Mais ce fils qui m'au-  
ra tant coûté, qui donc le guidera si je  
viens à mourir ? Je comptais sur toi !... Eu-  
gène, maintenant, veux-tu m'abandonner ?  
Le jeune prince se jette dans les bras de  
l'empereur.

Nous sommes dans le grand cabinet de  
Napoléon. Une table est au milieu ; il est  
nuit, la salle est éclairée. Des demoiselles  
d'honneur forment différents groupes ;  
elles prêtent l'oreille... il tonne (2). « J'ai  
peur, dit l'une. — Voici l'heure fatale, re-  
prend l'autre,

La bonne Joséphine, elle qu'on aimait tant,

Va descendre du trône ici, dans un instant. »

Des courtisans causent entre eux ; l'un  
croit que la sœur de l'empereur de Russie  
deviendra la nouvelle impératrice ; l'autre  
fait remarquer que l'archiduchesse Marie-  
Louise, modèle de grâces et d'attraits,  
pourrait bien l'emporter. « On vient ! dit  
une des demoiselles d'honneur. Voici les  
membres du sénat, la Cour, les ministres.  
— Ah ! dit l'autre, voici

Le prince vice-roi, sublime de douleur,

Morne... et Napoléon effrayant de pâleur.

Deux pages se placent à chaque porte, un  
huissier annonce à gauche : « Sa Majesté  
l'empereur et roi ! » Un autre huissier an-  
nonce à droite : « Sa Majesté l'impératrice  
et reine ! » Elle entre, résignée, appuyée  
sur Hortense. Napoléon et Joséphine  
échangent un regard ; il lui montre de la  
main un fauteuil, elle s'assied ; Hortense,

---

(1) Cette démarche auprès de Bonaparte fut  
cause qu'il connut Mme de Beauharnais.

(2) Au moment où fut signé l'acte de divorce,  
une violente tempête éclata sur Paris.

plus pâle, plus émue que sa mère, est auprès d'elle. Napoléon reste debout, la main appuyée sur la table; il dit avec émotion :

« L'intérêt de mon trône... et des peuples, sur-  
[tout...]

Cet intérêt sacré qui me dirige en tout...  
Le vœu commun, d'accord avec ma politique,  
Veulent, pour assurer l'avenir monarchique,  
Que je laisse à la France, objet de mon amour,  
Un héritier... un fils... qui me succède un jour.  
.....  
La France, qui saura ce que je souffre ici,  
Plaindra Napoléon... et Joséphine aussi!  
Seule, elle a fait quinze ans le charme de ma vie,  
Et de tous mes regrets elle sera suivie...  
Je reste son meilleur... et son plus cher ami...

— Et moi, dit Joséphine d'une voix ferme,  
je viens offrir à mon époux,

De mon attachement, comme preuve sincère,  
Le plus grand dévouement qu'on ait vu sur la  
[terre.

..... Je romps par devoir un mariage  
Qui ne peut désormais qu'enlever à la France  
D'un brillant avenir... la trop juste espérance.

.....  
Si son cœur est froissé, le mien l'est davantage.  
Mais dans la solitude il se consolera,  
Le jour où tout un peuple enivré m'apprendra  
Que j'ai pu terminer en versant bien des larmes  
Ce qu'avait commencé la gloire de ses armes. »

Regnault de Saint-Jean d'Angély prend sur la table l'acte du divorce et lit :

« Le mariage contracté entre l'empereur  
» Napoléon et l'impératrice Joséphine est  
» dissous. »

Joséphine s'essuie les yeux, prend la plume, signe et se retire, soutenue par la reine Hortense. Eugène est emporté à moitié évanoui, et tout le monde quitte l'appartement.

Napoléon est resté seul; cette solitude l'effraye; il étouffe... l'orage éclate...

Napoléon était superstitieux; il croit que

Dieu lui retire son appui, il s'incline humblement, reste pensif, puis relevant la tête il dit :

.....  
France! il n'est rien pour toi que ce cœur ne  
[surmonte.

A ton nom immortel j'unirai ma mémoire,  
Et mon chagrin secret se perdra dans ta gloire.  
Je te veux grande et forte, et l'auréole au front,  
Les peuples éblouis qui te regarderont,  
O France! toujours reine et toujours la première,  
Pourront s'illuminer à tes flots de lumière.

.....  
Voilà ma tâche! et Dieu qui veut que je commence  
Sauvera l'ouvrier pour sauver l'œuvre immense!»

Une porte s'ouvre... c'est Joséphine. Elle vient se jeter aux genoux de l'empereur, les enlacer de ses bras. « Si tu souffres, lui dit-elle, appelle-moi; si tu as un fils, viens me dire qu'il est beau, qu'il te ressemble. Hortense me suivra dans mon exil, je te laisse Eugène... ce n'est pas lui qui pourra te trahir! — Ma bonne Joséphine, répond Napoléon, la relevant et la baisant au front, je reconnais ton âme tout entière!

Adieu... Sire!

(dit-elle)

Je pars... et je vais prier Dieu  
Pour qu'il veille sur vous... et sur la France...  
[Adieu!

Le divorce de l'empereur est plutôt le sujet d'un poème que d'une pièce de théâtre, car dans ce drame il n'y a rien qu'on ne sache, rien qui ne soit prévu... Le seul intérêt qui puisse émouvoir le spectateur, c'est d'entendre parler Napoléon et de le voir dans ce moment qui fut le premier malheur de sa vie! L'acteur a convenablement représenté ce héros, et les costumes de l'empire n'ont pas paru trop ridicules.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

EXPLICATION DE L'ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE N° 2.

Alexandre, dans sa marche à travers l'Asie, fonda plusieurs Alexandries ; mais aucune ne fut aussi célèbre que celle qu'il fit la rivale de Tyr.

Bâtie à l'extrémité du Delta d'Égypte, elle se trouva bientôt l'entrepôt de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. La Méditerranée lui amenait les vaisseaux grecs ; la mer Rouge, les vaisseaux des Indes, et de nombreuses caravanes transportaient les marchandises de l'une à l'autre mer.

Elle fut bientôt sans rivale.

Devenue, sous les Ptolémée, la capitale du royaume d'Égypte, elle devint célèbre par sa bibliothèque, par ses savants, et par la pléiade de poètes qu'attirèrent les bienfaits des princes.

César, vainqueur des Alexandrins, après avoir été presque écrasé dans l'île du Phare et avoir traversé le Nil à la nage, mit sur le trône Cléopâtre. L'Égypte, sous

Octave, après la bataille d'Actium, devint province romaine.

Omar prit Alexandrie, et fit chauffer les bains publics avec sa fameuse bibliothèque, disant que les livres contenaient ou la même chose que le Coran, et qu'il les fallait brûler comme inutiles ; ou le contraire, et qu'il les fallait brûler comme nuisibles.

Son commerce cependant fleurit jusqu'au quinzième siècle ; mais quand Barthélemy Diaz eut doublé le cap de Bonne-Espérance, ou cap des Tourmentes, et que Vasco de Gama fut parvenu aux Indes par ce chemin, le commerce fit prendre cette route à ses vaisseaux ; quoique plus longue, elle avait l'avantage de ne pas exiger de transbordement de marchandises.

Un canal du Nil à la mer Rouge pourrait seul rendre à Alexandrie son importance et sa splendeur.

MANIÈRE DE GUÉRIR LES ENGELURES.

Pour guérir les engelures, non-seulement à leur début, mais encore quand elles sont ulcérées, il suffit de mettre les parties en vahies, ou malades, les pieds ou les mains, à l'abri de l'air, et voici comment on y parvient. On fait dissoudre au bain-marie une certaine quantité de colle-forte ordinaire, blanchie ou colorée si l'on veut, pour lui donner un aspect plus agréable. Pendant que la colle est encore liquide, et dès que sa température n'est pas trop excessive, on l'étend à l'aide d'un pinceau sur les pieds ou sur les mains, de manière à les revêtir d'une couche un peu épaisse.

On les enveloppe ensuite avec un morceau de flanelle ou de linge, puis on les abandonne, pendant vingt-quatre ou

trente-six heures, à l'influence protectrice de la couche de colle qui sèche, se fendille plus tard, et tombe par écailles : un simple lavage à l'eau chaude la dissout complètement. Après une ou deux opérations au plus, l'inflammation a cessé, les engelures ont disparu, les plaies marchent rapidement vers une guérison certaine, que l'on hâtera encore en les enveloppant d'un linge trempé dans une teinture de benjoin ou dans une eau résolutive quelconque.

Ce traitement, quelque innocent qu'il paraisse, devra, en général, s'exécuter sous l'œil d'un médecin, à qui seul il appartient de prendre cette responsabilité, souvent plus grave qu'on ne serait tenté de le croire.

(Bulletin du monde scientifique.)

## CORRESPONDANCE.

— Mon Dieu, ma chère, quelle leçon de sage prévoyance, d'économie, d'ordre, de travail et de touchante résignation je viens de recevoir ! Il y a quelques jours, on remit à mon père la carte d'un de ses amis de collège ; cette carte portait le titre de la haute position qu'il occupait dans l'administration d'une des grandes villes de France, mais ce titre était rayé, et au bas on lisait : Rue d'Aumale, n° 10. Mon père murmura quelques mots d'étonnement, d'intérêt, et me dit : « Tu vas m'accompagner ; mon ami a une fille de ton âge, je désire que vous vous connaissiez. » Je crus devoir faire une toilette. Je mis une robe de pékin puce, un camail d'hermine, un chapeau de velours noir, orné d'un large biais de velours plissé, croisé sur la passe ; orné d'une ruche de tulle rose posée sous la passe, et noué par des rubans de satins rose. Nous partîmes à pied. Le nom d'Aumale, bien qu'effacé sur le coin de la rue, se lisait encore ; une petite porte avait le n° 10 ; nous entrâmes : « Au second, au-dessus de l'entresol, sur le derrière ! » nous dit la concierge. Une jeune servante nous ouvrit, nous précéda jusqu'à la porte d'un élégant salon, où un monsieur en robe de chambre lisait son journal. Au nom de mon père, il se leva, et vint le serrer dans ses bras. Ce premier moment de joie passé : « Je te présente ma fille, » dit mon père à son ami. Celui-ci sonna, une jeune personne accourut. Elle portait une robe de mérinos noir, une pèlerine et un tablier de pareille étoffe ; ses beaux cheveux châtain formaient des bandeaux plats. Elle avait un petit col de percale, double, empesé... pas un ruban, pas un nœud. A son tour, l'ami de mon père lui présenta sa fille, et nous présenta l'une à l'autre ; elle prit gracieusement la main

que je lui tendais, la passa sous son bras, et m'emmena dans sa chambre. « Mon nom est Florence, me dit-elle quand nous fûmes assises ; quel est votre nom, mademoiselle ? — Ou me nomme Jeanne ; je vous demande votre amitié en faveur de celle qui unit nos pères. — De tout mon cœur ! » me répondit-elle. Puis voyant mes regards faire le tour de sa petite chambre, elle ajouta : « On aime les anciennes amies parce qu'on les connaît ; les nouvelles doivent se faire connaître. Je vais commencer. J'ai été élevée au milieu du luxe et des plaisirs. Mon père, noble, généreux, croyait de son devoir de dépenser tout l'argent qu'il recevait de l'État ; il embellissait son hôtel, donnait aux pauvres, aidait aux industriels, offrait à ses administrés des bals, des dîners splendides... Mais tout en profitant de ses fêtes, ses invités les dénigraient... La province est jalouse des étrangers... Un soir qu'il y avait réunion chez mon père, je me trouvais cachée par un rideau. « Quelle profusion de rafraîchissements ! dit une dame ; ces gens se ruinent. — Mon Dieu ! répondit une autre dame, on pourrait paraître dépenser autant, et cependant dépenser moitié moins ; mais il faudrait tout voir par soi-même, tout calculer, tout prévoir.... »

Lorsque j'eus la douleur de perdre ma mère, je me souvins de cette dame ; je lui demandai des conseils, et ce fut elle qui me guida, lorsqu'il y a cinq ans, j'en avais quinze alors, mon père me jugea digne de gouverner sa maison. Il me donnait par mois la somme qu'il était accoutumé de dépenser ; je faisais de grandes économies dont il ne s'apercevait pas, ne trouvant rien de changé dans ses habitudes, et j'attendais une circonstance, l'époque de mon

mariage, pour dire à mon père : Ne t'occupe pas de mon trousseau... je l'ai gagné... Mais il n'y a plus de mariage pour moi, ajouta-t-elle avec un doux sourire... Mon père, destitué de ses fonctions, dut quitter la ville qu'il habitait depuis longues années. Il préféra venir à Paris. Paris est le lieu du monde où l'on peut le mieux cacher que l'on est pauvre et où l'on ne s'informe pas si vous l'êtes, pourvu que vous soyez convenablement vêtu, et que, par votre esprit, vos manières, ou quelque talent, vous puissiez tenir votre place dans un salon. Ce sont mes économies qui ont servi à nous meubler ; j'en suis toute fière. Venez, dit-elle en se levant, que je vous

montre les domaines de mon empire. Cette chambre est la mienne ; les rideaux du lit, de la fenêtre sont en toile Perse ; ils me coûtent un franc le mètre... Je les ai faits moi-même. Ce tapis me coûte cinquante francs ; je le laisserai cet été, il m'épargnera un frotteur. Ces meubles sont simples, mais solides ; il n'y a jamais d'économie à acheter des meubles mal faits. Chacun de ces tableaux dont je suis entourée me rappelle une parente, une amie, un souvenir que j'aime. Le jour, je laisse ma porte ouverte afin de veiller sur tout ce qui se passe. C'est ici que je couds, que je lis. J'écris sur cette table. Voici mon livre de dépenses.

NOVEMBRE.

NOURRITURE.	MAISON.	DÉPENSES imprévues.	POUR mon père.	POUR MOI.	PLAISIRS.
Jours.					
1..... » »	..... » »	..... » »	..... » »	..... » »	..... » »
2..... » »	..... » »	..... » »	..... » »	..... » »	..... » »

Dans la *nourriture*, je compte tout ce qui se sert sur la table. — Pour la *maison*, je mets le loyer, le combustible, la lumière, les gages de la domestique, le blanchissage. — Les *dépenses imprévues* sont : le médecin, les médicaments, les objets cassés, ceux qu'il faut renouveler, les voitures, les frais de correspondance. — Pour mon père : le tailleur, le chapelier, le bottier, etc. — Pour moi : la marchande de modes, le cordonnier, les étoffes... je suis ma lingère et ma couturière. — Quant à nos *plaisirs*, ils se composent ainsi : argent donné à l'église, aux pauvres ; achat de fleurs, de journaux, de musique et de livres. Chaque mois, j'additionne le contenu de chacune de ces colonnes, puis je les additionne ensemble, et je sais au juste ce que j'ai dépensé par mois et par année. Il ne me faut pour cela qu'un registre contenant 12 feuilles de papier, portant chacune le nom d'un mois et la désignation des jours.

Je paye tout comptant, excepté le boucher, le boulanger, l'épicier et la blanchisseuse, que je paye tous les mois. De cette manière, je peux régler ma dépense sur nos revenus, et même je peux voir sur quelle dépense je dois porter mes économies. Vous ne vous faites pas une idée de l'intérêt que tous ces petits détails donnent à ma vie et comme elle se trouve occupée ! chaque minute a un but, un résultat : la consolation et le bien-être de... (d'un mouvement de tête elle m'indiqua le portrait de son père), de celui... à qui je dois le bonheur de vivre... » ajouta-t-elle d'une voix tremblante. Son émotion m'avait gagnée... Après un moment de silence, elle retira un des dahlias qui ornaient les vases de sa cheminée, et me dit gaiement : « Venez dans ma cuisine ; mais n'ayez pas peur de vous y tacher ; le lieu où l'on apprête ce que l'on mange doit être le plus proprement tenu. » En effet, les murs, le carrelage, les

tables... tout reluisait. Des rideaux de mousseline blanche ornaient les fenêtres, la domestique avait sur sa chaise un coussin en tapisserie, un tabouret sous ses pieds, une glace était placée au-dessus de la fontaine. « C'est ici le chef-lieu de mon département, dit ma nouvelle amie; je mets beaucoup d'amour-propre à être bonne cuisinière. Pour faire un pot-au-feu quel est votre système? — Mais, répondis-je en éclatant de rire, je n'ai pas de système. — Alors, prenez le mien. Pour trois personnes, vous achetez un kilogramme de gîte et un hectogramme de foie de bœuf. A midi, quand l'eau bout dans la marmite, vous y mettez une cuillerée de sel gris, puis la viande. Vous ajoutez de l'ail, gros comme un noyau de prune, un oignon dans lequel vous avez enfoncé un clou de girofle, et vous n'écumez pas. A deux heures, vous avez épluché et lavé des navets, des carottes, des poireaux, du céleri, du panais et un petit quartier de chou frisé; vous mettez ces légumes dans un sac de grosse mousseline, ou de toile légère, que vous introduisez dans la marmite. A six heures, vous avez mis des tranches de pain dans la soupière, vous placez la passoire dessus, et vous versez dedans le bouillon. Vous retirez le sac, vous le prenez par les deux coins du fond, et vous faites tomber les légumes sur une assiette. — Mais, repris-je, il me semble que Cendrillon écumait son pot-au-feu un jour que sa marraine, la fée... — Oui, mais remarquez que, grâce à mon système, on ne perd pas de temps, on ne salit ni écumoire, ni fourneau, ni assiette, et d'ailleurs l'écume tombe au fond. Quant au sac, je vous le recommande, il épargne l'ennui de chercher les légumes dans la marmite, et au lieu de les retirer cassés et couverts d'écume, on les sert tout propres, tout entiers. Le lendemain, avec le reste du bouillon, on fait du vermicel. S'il reste des légumes, on fait frire deux oignons dans une casserole; quand on y a mis l'eau nécessaire, on

ajoute les légumes coupés en filets minces, un peu d'oseille cuite, et cela fait une excellente Julienne. Voilà trois potages pour un kilogramme de viande.

Il y a encore une manière d'augmenter le nombre des potages gras. Le lendemain d'un pot-au-feu, vous mettez cuire un demi-litre de haricots blancs, vous mêlez ce bouillon de haricots à votre bouillon de viande, et au lieu d'un potage gras, vous en avez deux... on s'y trompera.

J'ai encore une observation à vous faire. Le jour du pot-au-feu ayez pour plat d'entremets du macaroni au gras; les quelques cuillerées de bouillon que vous mêlerez à l'eau pour le faire cuire ne nuiront pas à vos potages. Ou bien, ayez un chou-fleur au gras. Alors vous ne mettez pas de chou dans votre sac, et vous ferez cuire le chou-fleur à même la marmite; avant qu'il ne soit trop cuit, retirez-le avec une écumoire, faites un roux, puis placez-y votre chou-fleur; comme il a pris le goût du bouillon il vous suffira de le mouiller d'un peu d'eau et de bouillon. Au moment de le servir, saupoudrez-le d'une pincée de muscade.

Vous pouvez aussi, une demi-heure avant de tremper votre potage, choisir six moyennes pommes de terre rondes, celles qui ont la peau rugueuse, épluchez-les, et mettez-les cuire dans la marmite, mais sur le dessus, afin de pouvoir les retirer avec une écumoire. Servez-les autour du bœuf. Ces pommes de terre s'emparent d'une partie de la graisse du pot-au-feu. Vous avez soin de retirer avec une cuillère ce qu'il reste de cette graisse et de la placer dans un pot propre. Refroidie, vous la percez d'un coup de couteau pour en faire sortir le bouillon qui peut se trouver au fond. Cette graisse vous sert à faire frire des croûtes pour les potages à la purée. *Rien de perdu!* voilà ma devise.»

Un coup de sonnette rappela Florence dans le salon « J'ai encore beaucoup de choses à apprendre de vous, lui dis-je; nous

nous reverrons! — Je l'espère bien! » me répondit-elle.

Nos pères se séparèrent en promettant de se revoir bientôt et souvent.

Quelques jours après, Florence vint avec son père. Elle avait une robe de drap gris; le mantelet pareil, orné d'un galon gris, un manchon d'hermine, une capotte de satin blanc, un col en guipure et les manchettes pareilles. « J'ai déjà profité de vos leçons, lui dis-je, voyez! » (mon livre de dépenses était ouvert sur ma table) — Que m'enseignerez-vous en échange? me demanda-t-elle : *vivre c'est apprendre*. — C'est aussi ma devise, repris-je en riant. J'ai appris beaucoup de choses bonnes et utiles... mais sans suite... il ne me vient rien... — Je vais vous aider. Commençons par ce qu'il y a de plus rare, par une belle chevelure. On dit que les Parisiennes savent soigner cette parure. — C'est celle de notre âge.... Je sais que pour démêler les cheveux il faut les séparer en plusieurs parties et les tenir en droite ligne pour ne pas les casser. On les frotte ensuite avec une brosse de crin très-dure. Il n'est pas nécessaire de les peigner tous les jours au peigne fin. Il faut éviter de les passer au fer, de les créper. Quand, le soir, on va se déshabiller, on défait d'abord sa coiffure, et pour donner de l'air à ses cheveux on les laisse tomber sur ses épaules, puis on les tresse grossièrement afin que la nuit ils ne se mêlent pas et ne salissent pas l'oreiller. Si l'on sort d'un bal où la poussière a pu s'attacher aux cheveux, on les essuie avec une serviette, et le lendemain on les passe au peigne fin. Dans l'hiver il est bon de les frotter avec une serviette chaude et de les humecter d'huile antique. En été, quand ils sont mouillés par la sueur, on les essuie avec une serviette et on les humecte d'huile antique. Les grandes chaleurs font tomber les cheveux; il faut, le soir, mettre un peu de rhum dans le creux de sa main et le verser sur toute sa tête; cela donne du ton

aux pores et les resserre pour qu'ils retiennent les cheveux. S'ils sont secs et rudes, ils exigent beaucoup de pommade; s'ils sont gras, ils demandent à être lavés avec une eau de savon tiède, ou avec un jaune d'œuf cru que l'on étend sur sa tête et que l'on enlève avec de l'eau tiède. Pour laver la tête servez-vous d'une brosse ou d'une éponge. On doit rafraîchir les cheveux tous les mois, afin de les empêcher de devenir fourchus et pour leur donner de l'air, car les cheveux sont creux; s'ils sont inégaux, en coupant un peu plus certaines mèches, ils s'allongeront tous ensemble. Quand les cheveux tombent en grande quantité, on les fait raser complètement; mais il ne faut user de ce moyen qu'à l'extrémité, et seulement quand les racines des cheveux qui tombent ne sont pas mortes, car, dans ce cas, rien ne saurait les faire repousser... Vous savez que les cheveux poussent à partir de la tête... c'est le contraire des plantes.

Si vous avez conservé les cheveux d'une personne aimée, pour qu'ils ne meurent pas, enveloppez-les dans une espèce de sachet en mousseline, et portez-les suspendus sur votre cœur... vous leur donnerez de la vie.

J'ai lu que c'est la grandeur et la configuration des pores qui détermine le diamètre et la nature des cheveux; si les pores sont petits, les cheveux sont fins; s'ils sont droits, les cheveux sont droits; s'ils sont tortueux, les cheveux sont frisés; si ce sont des polygones, les cheveux sont prismatiques; s'ils sont ronds, les cheveux sont cylindriques. C'est la quantité du suc nourricier qui détermine leur longueur; c'est sa qualité qui détermine leur couleur: c'est par cette raison qu'ils changent avec l'âge.

Pour faire des tableaux en cheveux: on achète une feuille d'ivoire sur laquelle on calque ou l'on fait un dessin au crayon. On prend des cheveux de plusieurs couleurs, que l'on lie séparément, on les fait bouillir ensemble dans une eau de savon

et on les rince. On en conserve de longs, les autres on les coupe très-fins (sans les mêler), pour en faire une espèce de poudre que l'on mêle avec une dissolution de gomme adragant, et qui forme une pâte liquide dont on commence à ombrer et à colorer le dessin. Les feuilles des arbres se font avec des cheveux longs que l'on a frottés de colle de poisson et que l'on coupe en espèce de petits lozanges. Le ciel se peint à la sépia ou à l'encre de Chine.

Des visites arrivèrent. Nous passâmes au salon, et maintenant que me voilà seule avec toi, je vais t'expliquer notre planche XI.

Le n° 1 est un col qui peut se broder sur mousseline ou sur jaconas. Ce sont des œillets, le point au milieu te l'indique.

Les deux n°s 2, se rapprochant forment une manchette.

Le n° 3 est un encadrement de mouchoir qui se fait au point de feston, et se découpe où tu vois des ombres.

Le nom de Katinka (Catherine) n'est pas français; mais nous avons des sœurs dans tous les pays, et je me suis fait une règle de te donner un alphabet en lettres majuscules, afin que si ton nom ne se trouvait pas, par malheur, au nombre des noms que je t'envoie, tu puisses cependant l'écrire toi-même, avec un crayon mine de plomb, à la corne de tes mouchoirs du matin. Ces noms ne sont point brodés d'une manière prétentieuse, et ne peuvent attirer les regards.

Le n° 4 est encore un encadrement de mouchoir qui se brode au point de feston, et se découpe où tu vois des ombres.

Ces deux derniers dessins peuvent se broder sur des bandes de jaconas pour garnir un bonnet de nuit, une camisole, un pantalon. C'est un ouvrage que peut faire aisément ta petite sœur. En garniture de bonnet de nuit, c'est très-solide et très-gai; cela détruit le proverbe : *Triste comme un bonnet de nuit.*

L'écusson qui se trouve au-dessus de ce

n° 4 peut servir aussi pour des mouchoirs d'homme; par les deux lettres qu'il contient, tu peux juger de la forme de celles que tu dois y mettre, et tu les dessineras bien toi-même avec un crayon.

Le n° 5 est une boutonnière pour chemises d'homme. Chacun des petits points noirs se couvre d'un nœud, ou de trois petits points très-rapprochés formant un pois.

Le n° 6 est un échantillon du point carré, ou point russe, qui s'exécute au crochet, et dont tu m'as demandé l'explication. Ce dessin n'est pas très-correct.

Tu fais d'abord un rang de mailles en l'air, ou points de chaînette, dont le nombre puisse se diviser par 3, et tu casses ton coton.

1<sup>er</sup> carré. Tu entres ton crochet dans la première maille de ce rang de chaînette, tu fais cinq mailles en l'air; — S tu prends du coton sur ton crochet — tu entres ce crochet dans la troisième maille qui suit; — tu fais une maille (cela te donne 3 brides sur ton crochet) — tu reprends du coton — tu fais une maille en passant ton crochet sous les deux brides les plus près (il te reste deux brides sur ton crochet); — tu reprends du coton et tu fais une maille, en passant ton crochet dans les deux dernières brides qui te restent.

2<sup>e</sup> carré. Tu fais deux mailles en l'air et continue à partir du signe S. Tous les autres carrés se font de même.

Lorsque tu piques ton crochet dans le rang de chaînette, aie soin de prendre deux brins de coton. — Lorsque tu commences le second rang de carrés, entre ton crochet dans la 1<sup>re</sup> maille, de cette manière il t'en restera deux en hauteur et deux en largeur, ce qui explique les cinq mailles que tu as faites au premier rang, et que tu vas faire encore au commencement de chaque rang.

Le n° 7 est une manchette au crochet. Cette manchette se ferme de manière que l'on puisse y passer la main. Entre les vides qui se voient au milieu, on introduit

un velours noir que l'on passe alternativement dessus et dessous; ce velours se noue ensuite sous le poignet, pour arrêter la manchette qui doit un peu couvrir la main; la moitié de cette manchette, faite à part, formera une dentelle, pour bas de jupon ou de pantalon.

Le n° 8 est une carte sur laquelle, dans un dîner prié, on écrit le nom d'un convive. Elle peut servir de carte de visite. Je t'ai dit n° III, page 189, la manière de dessiner ou de calquer ce genre de dessin. Je vais te dire les couleurs à employer pour peindre cette carte.

Le *faisan* se fait en bleu-gris pour le corps, sienne brûlée pour le dessus des ailes; — *la cor de chasse* en jaune d'or; — *la poire à poudre* en gris; — *le fusil*, couleur bois; — *le lièvre*, le dos en sienne pâle, le ventre et le dessous du cou en gris-blanc; — *la tête du sanglier* en sienne pâle, le dessous du cou en gris-blanc; — *le coing* en jaune, fondu de rouge; — *les fleurettes*, les unes roses, les autres bleu-clair; — *les feuillages* en cendre verte et retouche d'indigo; — *les filets* en or.

C'est à M<sup>lle</sup> Esther Maulnoir, passage Sandrié, n° 4, que nous devons ce joli dessin, ainsi que la manière de le colorier. Cette demoiselle donne des leçons de peinture sur velours, sur bois, sur albâtre; elle enseigne aussi à peindre des fleurs. Elle est élève du célèbre Redouté.

Le n° 9 te représente un *king's-charles* (1); celui-ci n'est pas borgne, comme cela arrive quelquefois quand ces dessins sont coloriés.

Pour coussin — pour chaise — pour tabouret, ce chien formera un milieu de 34 centimètres sur canevas Pénélope n° 18.

Pour descente de lit, il formera un milieu de 53 centimètres sur canevas n° 12.

Pour cabas, il formera un milieu de 16 centimètres, en le faisant au petit point, sur canevas n° 20.

(1) Prononcez *kinne-scharles*.

Les n° 10 représentent les couleurs employées dans ce dessin. Le fond peut être bleu-joinville — gris — chocolat — vert-chou.

M<sup>lle</sup> Chanson, rue de Choiseul, n° 10, t'enverra toutes ces nuances dans une juste quantité, ainsi que le canevas dans les grandeurs voulues pour l'objet que tu désigneras.

Le n° 11 est la moitié du dos d'un manteau formant aussi mantelet. Ce dos se taille double, s'il est en drap ou en mérinos, et simple, s'il est en velours. C'est-à-dire qu'il aura une couture dans le milieu du dos.

Le n° 12 est un des côtés du devant. Du chiffre 34 au chiffre 20, la ligne pleine qui s'avance indique l'espace que l'on coupe et sous lequel on passe le bras. Le devant se réunit à l'un des côtés du dos, sans y ajouter un passe-poil; on n'en met qu'au-tour du cou. — Ce manteau se garnit d'un galon de soie, cousu à plat à 2 centimètres du bord. Ce galon continue le long de la ligne qui, du n° 34, va au n° 20; il redescend de l'autre côté, des chiffres 20 aux chiffres 34, et donne du soutien à cette partie, qui se trouve couvrir la hanche.

Les deux lignes pointées indiquent que l'on coud ainsi un galon de soie pour imiter des revers.

Ce manteau, s'il est en velours et même en drap, se ouate et se double de soie de la couleur du dessus. Je le voudrais en velours noir — en drap gris ou noir. Je lui ai donné le nom de schériffa, mot arabe qui veut dire noble.

Ce manteau vient de l'*Industrie parisienne*, rue de Hanovre, n° 21. On peut l'essayer avant d'acheter le patron.

Le n° 13 est le fond d'un chapeau qui se taille en gros linon gommé.

Le n° 14 est la forme.

Le n° 15 est la passe.

Le fond doit être plissé également à plis plats, puis cousu sous la forme. Ce fond doit être semblable au fond d'une toque de

jockey. Tu sais que ces patrons sont indiqués sans les remplis.

Le n° 16 est la passe du dessus qui se taille en étoffe et couvre à la fois et la passe et la forme du dessous.

Le fond du dessus se taille sur le n° 13.

Le n° 17 est le bavolet.

Tu sais que tous ces modèles se taillent en biais.

Il me faut maintenant te décrire notre gravure de modes. La jeune personne qui tient cette bourse a une robe de mousseline — son corsage est à pointe, lacé derrière — ses manches courtes vont en se relargissant du bas — sa pèlerine a une couture sur chaque épaule, elle se ferme derrière, par des brides et des petits boutons — le col est formé d'un entre-deux de mousseline; à cet entre-deux sont cousues, à deux millimètres de distance l'une de l'autre, deux petites dentelles froncées et tuyautées. — La pèlerine et le bas des manches sont ourlés et garnis de cette même dentelle cousue à plat. — Cette demoiselle a des mitaines de soie blanche.

La jeune dame qui paye ce livre qu'elle vient d'acheter, a une robe de gros de Naples gris et le mantelet pareil — les manches sont Amadis, avec des parements. — Tu vois comment avec des velours on peut faire une jolie garniture de robe pour sa mère, sa sœur mariée, ou sa petite sœur.

Voilà l'hiver qui s'avance, voilà la misère qui monte comme la mer à l'heure de la marée; nous allons toutes travailler pour les pauvres en attendant qu'ils puissent travailler pour nous ! Cette gravure te représente, en action, ce que je te disais dans une de mes dernières lettres : « Ne faisons pas » de loterie, cela excite à de mauvaises » passions : celle du jeu et celle de l'avarice » qui veut obtenir en retour plus qu'elle n'a » donné; il ne faut pas spéculer sur les » mauvais sentiments, même pour faire le » bien; réunissons les produits de notre » industrie, exposons-les dans un des » beaux salons qui nous seront gracieuse-

» ment offerts, et que le public puisse venir » y acheter chaque objet, dont le prix sera » marqué d'avance. Je crois que nous fe- » rions de bonnes affaires. Es-tu de mon » avis ? »

Je voudrais bien t'indiquer quelques riches et élégantes toilettes, car, d'en parler, ne s'habillât-on jamais que fort simplement, cela fait toujours plaisir. Par exemple, si j'avais une amie qui habitât Londres, Madrid ou Athènes et fût présentée à la Cour, je voudrais la voir mise ainsi : Jupe de gros de Naples blanc — sur cette jupe, trois jupes de tulle de soie blanc, ayant chacune, dans le bas, un ourlet haut de dix centimètres — de chaque côté du devant, une agrafe de trois petites roses roses, sans feuilles, releverait l'ourlet de chaque jupe, de manière à former tablier, c'est-à-dire, ces agrafes, placées sur la première jupe, à 30 centimètres l'une de l'autre; sur la seconde à 50 centimètres, et sur la troisième à 60 centimètres — le corsage, fait à pointe, doublé de gros de Naples blanc — les manches, très-courtes, ou tombant jusqu'au coude, auraient dix centimètres de plus que celles de la figurine, et seraient relevées du bas par une rose sans feuilles; ces manches auraient trois plis dans le bas — le corsage serait orné d'une Berthe, doublée de gros de Naples blanc, fermée devant et derrière, mais ouverte sur les épaules — sur chaque épaule serait une rose qui aurait l'air d'attacher cette Berthe; si, de dessous cette rose s'échappaient deux rubans de satin rose, longs chacun de 50 centimètres, ce *navud de page* serait fort gracieux. — Pour coiffure, les cheveux en bandeaux plats ou gonflés, relevés de manière à laisser voir le bas de l'oreille — des branches de bruyère formeraient une petite guirlande sur le front, et, de chaque côté, mêlées avec des roses roses, formeraient des touffes qui augmenteraient en partant de la petite guirlande, puis diminueraient en arrivant à une se-

conde petite guirlande qui irait derrière se cacher dans les cheveux. — A la main, un riche éventail — gants blancs, courts — souliers de gros de Naples blanc.

Sa jeune mère porterait une robe de satin rose, la jupe garnie de trois rangs de dentelle blanche, haute de vingt centimètres, cousue à plat; — au-dessus de ces dentelles serait placée une double ruche de petit tulle de soie blanc, pour cacher où est cousue la dentelle. — Corsage à pointe, lacé derrière — manches pareilles à celles de sa fille, mais garnies du bas de trois rangs de dentelle, haute de dix centimètres, cousue à deux centimètres l'une au-dessus de l'autre, et relevées par une riche épingle ornée d'une émeraude; la même petite ruche de tulle de soie, pour cacher où la dentelle est cousue. — Une draperie d'étoffe pareille à la robe; cette draperie, arrondie derrière, se fermerait sur l'épaule gauche, et devant se terminerait en pointe; là elle serait censée fermée par deux riches épingles, ornées chacune d'une émeraude. — Sur la tête, une barbe de dentelle posée à plat tournerait autour des cheveux de derrière, et retomberait de chaque côté sur le cou; — devant, sur les cheveux en bandeaux, une guirlande, semblable pour la forme à celle de sa fille, mais formée d'un feuillage en velours vert anglais, dont les côtes seraient un filet d'or; cette guirlande passerait sur les barbes, et se cacherait derrière, sous les cheveux. — A la main, un gros bouquet de fleurs naturelles, — une écharpe de dentelle pareille à celle qui garnit la jupe. — un riche éventail, — gants blancs, courts, — souliers de satin blanc.

Si tu te maries, voilà tes deux toilettes. A celle de la jeune mère, qui sera alors toute blanche, tu ajouteras un corsage colleté, — des manches Amadis, — pour manchettes, une dentelle haute de dix centimètres, pareille à celle de la jupe, posée à plat sur la manche, — pour col, cette même dentelle, montée sur un petit entre-deux de dentelle, et retombant à plat au-

tour du cou, — les cheveux en bandeaux, — la même écharpe de dentelle posée au-dessus des cheveux de derrière, et une guirlande semblable pour la forme à celle de la jeune fille, mais en roses blanches mêlées de bruyère, passerait sur le voile en allant se cacher derrière, sous les cheveux, — un livre de messe, — dans ta poche, ton mouchoir.

Pour le bal, la même toilette que la jeune fille, mais toute blanche.

Hélas! nous n'aurons guère cet hiver que des réunions de famille. Les dames s'habilleront cependant; elles ont encore leurs toilettes de l'année dernière. Avec une robe de velours noir — un col de dentelle blanche fermé par un nœud de ruban rose, — un bonnet de dentelle orné de marabouts, égayés de quelques roses sans feuilles, une bonne maman, dont les cheveux blancs seraient frisés, légèrement crêpés et poudrés, paraîtrait bien jolie encore.

Avec une robe de moire gris-perle, — une pèlerine de dentelle blanche, — une barbe de dentelle pareille tournée autour de la tresse de derrière, et arrêtée de chaque côté, par une riche épingle, une jeune mariée serait fort gracieuse.

Pour les petits garçons, je ne les aime qu'avec une blouse de velours noir ou de mérinos écossais, — une ceinture en cuir verni, — un pantalon de percale descendant jusqu'aux genoux, s'ils ont de 2 à 6 ans; un pantalon de drap gris, s'ils ont de 6 à 10 ans; — un col de chemise, plissé, relevé par une cravate de soie noire ou bleu-Joinville; — des manchettes plissées; — un chapeau noir ou gris, en feutre, à larges bords; — et pour sortir, un manteau de velours noir ou de drap écossais.

Pour les petites filles, je les aime dans tous leurs costumes; rien n'est si leste et si coquet. Jupe et corsage de mérinos ou de soie, garnis devant comme la figurine; — sous le corsage, un autre corsage de jaconas ou de mousseline, dont le tour du cou et le bas des manches sont garnis d'une broderie

anglaise, ainsi que le bas du pantalon descendant jusqu'aux genoux, de 2 à 6 ans, et, de 6 à 10 ans, jusqu'à la cheville; — chapeau de peluche blanche ou capote de satin blanc; — katzawek de velours noir ou de mérinos pareil à la robe.

Si tu as froid à la tête, tricote une espèce d'écharpe en laine blanche ou rose, longue de 50 centimètres, — fronces-en les deux extrémités, et couds-les à un gros gland de laine. Tu mettras cette écharpe sur ta tête, tu l'y attacheras de chaque côté avec une longue épingle, et ces glands qui tombent te donneront une physionomie originale.

Le fond de bonnet de la planche IX ne doit que couvrir le dessus de la tête; si cependant on voulait le rélargir, on y ajouterait un lacet, placé à un centimètre de celui du bord en suivant ses ondulations.

Maintenant, ma chère amie, je n'ai plus qu'à t'expliquer notre rébus.

Se écrit en long — un chiffonnier qui cherche dans un tas d'ordure — la bourse — un guide de l'empereur — un tas (une petite enclume) et un brave invalide appuyé sur la bouche d'un canon.

Ce qui veut dire :

*Selon ta bourse, guide ta bouche.*

A propos, je t'enverrai un nouveau prospectus dans lequel tu verras que, pour 1849 au lieu des deux illustrations placées dans l'intérieur du journal, tu auras deux feuilles de musique contenant valse, quadrilles et romances.

Ma lettre est bien longue!... mais il me semble que, plus je t'écris, plus j'ai de choses à t'écrire... Adieu! à bientôt, et à toujours!... n'est-ce pas?

Ta toute dévouée,

J. J.

### ÉPHÉMÉRIDES.

10 NOVEMBRE 1759. — NAISSANCE DE SCHILLER.

Jean-Christophe-Frédéric Schiller naquit à Marbach, petite ville de Souabe. Son père, ancien officier, connaissait la médecine et la botanique; c'était un homme savant, simple et pieux. Pendant son adolescence, le jeune Schiller annonçait une grande vocation pour l'état ecclésiastique; mais obligé d'y renoncer par la volonté de ses parents, il se livra tour à tour à l'étude de la jurisprudence et à celle de la médecine. Excité par la lecture des pièces de Lessing et de Goëthe, il se livra à l'art dramatique, et composa sa première pièce, *les Brigands*, qui eut un si grand retentissement en Allemagne. Le bruit que fit cette œuvre étrange enleva à Schiller son avenir et la protection du duc de Wurtemberg; sentant que son génie l'appelait ailleurs, il quitta son pays, et se retira à Manheim. Ce fut là qu'il écrivit *la Conjuración de Fiesque*, *Don Carlos* et l'*Histoire*

*des troubles des Pays-Bas*. Bientôt parut *Wallenstein*, œuvre admirable de vérité et d'énergie, *Marie Stuart*, *la Pucelle d'Orléans*, où se trouvent de belles scènes, *la Fiancée de Messine*, tragédie lyrique et mêlée de chœurs, et, enfin, *Guillaume Tell*, ce chef d'œuvre où la nature revit avec toutes ses beautés et le cœur humain avec toutes ses grandeurs. Ce fut son dernier ouvrage. Heureux mari, heureux père, il vivait au sein du bonheur domestique; mais sa santé était depuis longtemps menacée; le mal s'aggrava, et il succomba le 9 mai 1805, à l'âge de quarante-cinq ans. Quelques instants avant son dernier soupir, quelqu'un lui ayant demandé comment il se trouvait, il répondit: « Toujours plus calme. » Outre les tragédies nommées plus haut, Schiller a laissé beaucoup de ballades et de poésies célèbres en Allemagne.

**MOSAIQUE.**

Étudiez, non pour savoir plus, mais pour savoir mieux que les autres.

SÈNEQUE.

Ce qu'il y a de vrai, Michel, c'est que la destination de l'homme sur la terre est le travail; son devoir, la modération; sa justice, la tolérance, l'humanité; son bonheur, la médiocrité; sa gloire, la vertu; et sa récompense, la satisfaction intérieure d'une bonne conscience.

CHARLES NODIER.

Les souffrances prient.

CHATEAUBRIAND.

Évite de faire trop de fumée en allumant ton feu; que t'importe que tes voisins con-

naissent le riche éclat de ton foyer, pourvu que tu jouisses de sa chaleur.

Maxime arabe.

L'ordre, c'est la justice dont l'homme trouve les lois gravées au fond de sa conscience.

La liberté, c'est le droit de faire tout ce qui n'est pas contraire au droit d'autrui.

Le progrès, c'est le développement graduel de la puissance de l'homme sur la matière, c'est surtout le développement de sa moralité.

TURGOT.

L'humanité est un homme qui apprend toujours.

PASCAL.

Honorez votre foi par vos œuvres.

SAINT PAUL.

**RÉBUS.**

